# 4e édition Concours d'écriture

Société Française des Architectes

Bulletin spécial 16r trimestre 2021 Prix Henry Jacques Le Même



## Le jury

#### **LE JURY**

Présidente Sophie Divry

Président de la SFA Olivier Gahinet

Membres de la SFA

Françoise Adam Mouton, Christine Alexandre, Sophie Brindel Beth, Julien Gougeat, Louis Guedj, Bruno Huerre, Claire Maucorps, Jean François Marti, Guillemette Morel Journel, Pascale Lamy, Antonio Lazo, Michelle Lenne Haziza, François Frederic Muller, Philippe Rivoirard, Frank Salama.

Rédacteur en chef de la revue le Visiteur Karim Basbous

#### LE MOT DE LA PRESIDENTE

Ce fut une joie pour moi de présider ce concours de nouvelles du prix Le Même 2020. J'ai pu découvrir de nombreux lieux et de vrais regards d'écrivain. L'art de la description n'est pas aisé, il faut la faire vivre en donnant de l'émotion au texte, tout en apprenant au lecteur des détails significatifs sur le lieu choisi, que ce soit un pont, une planète, un immeuble, il faut à la fois qu'on comprenne, qu'on s'attache et qu'on soit émue. J'ai fait de belles découvertes, bravo aux trois auteurs primés qui m'ont épatée. Et bravo à l'équipe de la SFA qui mène ce concours avec passion et sérieux.

Sophie Divry

### Les lauréats

### Les remarqués

01	Tentative de capture d'un espace fuyant <sup>Chloé Jay</sup>
01	

04 L'acacia dans les Etoiles
Caroline Lamour

Nuriza et le microdistrict n°10
Adrien Osmar

05 La femme en noir sur le pont Long Biên Manou Charpente

Deux maisons sur la falaise Edouard Launet

06 La fourmi et le béton Hugo Lambert

07 Le jardin de Chandigarh Marc Antoine Bouyer

08 Un refuge hors du monde

09 Sous la douche Pompidou Arthur Ristor

10 Les mémoires et la mer Amel Imalhayene

Qui est Henry Jacques Le Même ? Luc Régis Gilbert

Le Visiteur 26

Colloque international

### Tentative de capture d'un espace fuyant 01

### 1er prix Chloé Jay

Chloé Jay est née le 20 mars 1998. Le jour du printemps et l'année de la victoire de la France à la coupe du monde de football.

Chloé Jay étudie l'ébénisterie car elle est tout fraîchement diplômée en lettres modernes. Bientôt elle a décidé qu'elle ne ferait plus rien du tout pour se reposer un peu du monde qui va trop vite. Après elle aura encore une nouvelle idée épuisante, mais en attendant elle rêve du rien. Avant elle était fille au pair, avant lycéenne scientifique et encore avant c'était une gamine qui faisait des aventures et des cabanes dans les arbres. Aujourd'hui Chloé Jay aime toujours les aventures. Elle va tous les jours au travail en vélo et elle fait la course avec le tram dans la descente du Peyrou. Une fois elle est tombée. Chloé Jay aime les livres absurdes, les poignets de porte, les trémas, les mots inventés et écrire des histoires bizarres. Quand elle sera grande, elle veut travailler pour les petits.

Chloé Jay rêve de travailler pour l'Ecole des Loisirs mais elle finira sûrement instit. Et quand elle sera encore plus grande, elle ouvrira un magasin de chaises.

Chloé Jay aime vraiment beaucoup les chaises. Son mot préféré est chronophage. Elle a aussi un petit faible pour écluse et paranoïa. Elle adore aller au cinéma, à la dernière séance du soir. Une fois elle s'est cachée entre les sièges rouges pour y passer la nuit.

Chloé Jay aime vivre, parce-que la vie c'est beau.



Photographie de l'auteur & Thibault Bossis ©

Il y a de ces endroits que l'esprit cartographie immédiatement, instinctivement on pourrait même dire. Il s'agit là d'une action qui relève non pas du conscient, du réfléchi, mais qui est clairement de l'ordre du réflexe inné.

J'entre dans la maison : la maison entre dans ma tête. Je traverse le couloir : le couloir traverse la maison de part en part. La maison n'est pas un mystère. Elle est inscrite, elle est dans mon dedans sans même que j'ai le besoin d'y penser.

Or, il y a un (des) endroit(s) qui brouille(nt) cette perception du lieu, ce radar mental à cartographie. J'appelle ces zones de flou **des espaces fuyants.** 

Quand j'essaie de me rappeler, les murs coulent dans ma tête comme du sable chaud entre les doigts des enfants, l'été, à la plage du Petit Travers.

Quand je pense à ce vieux cinéma d'art et d'essai, ça me chatouille les neurones.

C'est comme traverser un nuage en avion : de loin, on le voit et puis quand on s'y enfonce on s'y perd jusqu'à douter même de son existence.

Quatre ans que j'arpente les coins et les recoins de ce cinéma et que je suis pourtant absolument et délicieusement incapable d'en esquisser la moindre trame géographique!

Dans un monde où tout est mesuré, contrôlé, rationnalisé, cartographié, rentrer dans le cinéma Diagonal c'est comme découvrir une pomme de terre toute déformée dans une cagette de cerises bio, à Carrefour.

Aujourd'hui, 22 décembre 2019, j'ai décidé de me lancer dans la traque de cet espace fuyant. Ce qui suit se veut comme un compte-rendu exhaustif à tendance non exhaustive de ma (mes) tentative(s) de capture du cinéma Diagonal.

Je pense qu'il est fondamentalement impossible d'établir toute sorte de plan du cinéma Diagonal. J'ai l'intime conviction qu'en fonction de la programmation les murs se déplacent, valsent entre eux pour former de nouvelles salles, chaque soir différentes, afin de mieux épouser l'absurdité des films diffusés. En partant de cette hypothèse, toute sorte de tentative de cartographie traditionnelle apparait ainsi comme fondamentalement stupide : on ne mesure pas le beau temps avec un double décimètre.

Dès lors, une question fondamentale se pose : comment dire un espace fuyant ?

#### Caractéristiques d'un espace fuyant :

L'espace fuyant altère la perception du temps qui passe, phénomène d'élongation temporelle. Le temps s'y étire comme de la guimauve, dans la machine à guimauve, à la fête foraine du Grau-du-roi.

L'espace fuyant désagrège toute sorte d'orientation spatiale rendant son hôte aussi désorienté qu'une coccinelle dans un mixer.

L'espace fuyant absorbe son usager l'imprégnant d'une sorte de torpeur doucereuse parfois comparable à celle d'un quatrième verre de maurresque un soir de canicule.

L'espace fuyant ne répond à aucune règle architecturale logique, il se caractérise par une construction absurde rythmée par un agencement absurde le tout couronné une décoration absurde. L'espace fuyant fait germer dans les têtes des pourquoi imbriqués dans des pourquoi.

On peut présumer qu'il existe plusieurs, voir une multitude, d'espaces fuyants. Mais ils sont difficiles à répertorier : ce sont des lieux qu'on trouve, pas des lieux qu'on cherche. Les espaces fuyants sont sauvages, ils se terrent dans les tréfonds des villes, dans les quartiers sombres, les ruelles étroites, aux derniers étages d'immeubles décrépis.

Pour l'instant je crois n'avoir rencontré que deux espaces fuyants. Malheureusement seul le Diagonal se montre comme un sujet d'étude envisageable, le Mobylette Saigon Hostel appartenant à une aire géographique trop complexe d'accès dans le cadre d'une analyse poussée

N.B: il est bon de ne pas confondre le flou singulier des espaces fuyants qui prend place dans la grande caboche des adultes, et le flou récurrent face à toute sorte d'espace, dès qu'un peu complexe, qui se produit dans la petite caboche des enfants. Pour un gamin, tout espace peut sembler fuyant. Or, tout espace n'est pas fuyant.

09/10/2020 : aujourd'hui est venu zébrer dans ma tête un éclair réflexif. Est-ce qu'un espace fuyant est fuyant pour tout le monde ? Est-ce que tout le monde perd pied de la même manière que moi quand il franchit la double porte vitrée du Diago ?

Pour répondre à cette question il faudrait demander. Mais demander aux autres, ça serait prendre le risque de se heurter à la cartésienne incompréhension, ça serait prendre le risque meurtrier de se faire dessiner un plan grossier sur une serviette en papier.

Quand a été construit le Diago \*? Qu'était-il avant d'être un cinéma ? Je le soupçonne d'avoir vécu dans le passé, dans l'avant, un petit paquet de vies absurdes. Magasin de chaussures en cuir pour homme de la classe moyenne ? Développeur de pellicules photos argentiques ? Tabac presse ? Boulangerie spécialisée dans les Paris-Brest ?

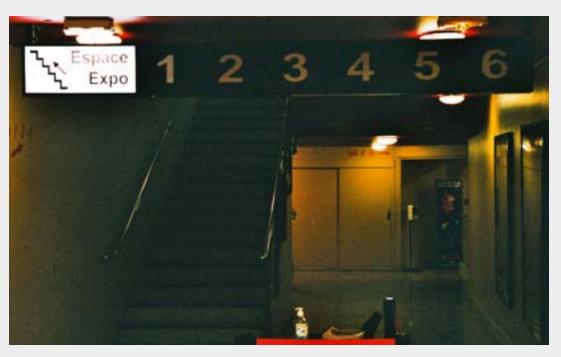
\* recherches postérieures : le Diago a été créé en 1983. Pour l'instant je ne connais pas la date de construction du bâtiment en lui-même.

02/01/2019: l'ouvreur du Diago a une énorme moustache, qu'il fait friser aux extrémités, comme Dalí Il porte des nœuds papillons. Il sourit beaucoup et il a toujours un avis, un avis frisé comme sa moustache. Plus un film est étrange et plus il l'aura vu à de multiples reprises. Il pense qu'il y a des secrets cachés dans toutes les projections et qu'on ne comprend passablement un film qu'au bout de la sixième fois. Je pense que l'ouvreur du Diago n'existe pas dans le dehors, dans le hors-cinéma. Je pense que quand il ferme le store de l'entrée le soir, et qu'il éteint toutes les lumières, il vient se fondre dans le velours rouge des sièges.

08/01/2020: l'ouvreur s'est rasé les cheveux à 2mm quasiment sur toute la superficie de son crâne à l'exception d'une cordillère des Andes rose fluo qui vient traverser sa boîte crânienne de part en part. Le jaune mimosa des murs et le rose fuchsia des cheveux s'affrontent tous les soirs dans une rixe enflammée afin de remporter le monopole de la mocheté. Jusque là le résultat du combat reste assez serré.

Il existe 5 espaces notoires au Diago:

- le hall avec les guichets et le distributeur de nourriture (le pop-corn est interdit au cinéma Diagonal).
- les escaliers qui montent pour redescendre pour remonter pour finalement redescendre.
- les toilettes au premier étage, qui sont suavement dissimulées au bout d'une minuscule rangée de marches abruptes et mal éclairées. Aucune signalétique n'a été prévue pour aiguiller le visiteur vers les sanitaires : ne va faire pipi avant la séance que l'initié, le profane se soulagera chez lui.
- la/les grande(s) salle(s)\*\*
- la/les petite(s) salle(s)\*\*
- \*\* Nécessité d'une analyse postérieure quant à la pluralité/polymorphie des salles du Diago: qui sont-elles ? combien sont-elles ?



Photographie de l'auteur & Thibault Bossis ©

17/02/2020: Dans le hall, juste avant les escaliers, on peut voir suspendus au plafond des chiffres dessinés à la diode. On en observe 6: 1, 2, 3, 4, 5, 6. Chaque chiffre correspond à une salle. Aujourd'hui j'ai vu pour la première fois l'ouvreur allumer le chiffre afin d'indiquer que la salle est prête à accueillir la foule (la foule aujourd'hui c'est juste ma copine Alice et moi). Jusqu'à aujourd'hui je m'étais toujours demandé comment le chiffre savait que la salle était vide et prête pour la prochaîne séance. En fait le chiffre ne sait pas, il est bête, c'est l'ouvreur qui sait et qui appuie sur l'interrupteur.

Essayer de se repérer dans le Diago, c'est une sensation sensiblement semblable à celle que ressent un joueur de colin-maillard. Quand tu te lèves de ton siège en fin de séance et que tu cherches la sortie, c'est comme si on venait de te faire longuement tourner sur toi-même les yeux bandés. Ca détraque ta boussole intérieure. Je pense que cela est du à une absence chronique de fenêtres : sans fenêtres pas de dehors et sans dehors pas de repères. Chercher la sortie du Diago me ramène irrémédiablement sur le ferry en direction de la Corse, dans les méandres des couloirs-cabines des étages aveugles, à la recherche de la sortie en direction du pont supérieur.

Il est intéressant de relever un certain nombre d'anomalies architecturales qui travaillent à la catégorisation du Diago non pas dans la case « cinéma » mais plutôt dans celle de « patchwork » :

- Une hétéroclicité formidable de moquettes. On peut compter pas moins de six espèces en-

démiques qui cohabitent plus ou moins harmonieusement au sein des locaux.

- Une alternance aberrante de hauteurs sous plafond.
- Une mixité parfaite quant à tous les types de formats de portes MAIS EGALEMENT de poignées de porte.

**21/02/2020**: révélation apocalyptique aujourd'hui. Toutes les salles ont des pentes différentes! Dans certaines l'écran est au sommet et dans d'autres il est dans l'abîme de la salle. C'est comme si le cinéma faisait des vagues, que le sol se trémoussait au gré du ressac. Je suis revenue une deuxième fois dans la même journée avec un niveau emprunté à coup de battements de cils aux gars du chantier dans ma rue : pente à  $+4^{\circ}$ , pente à  $+12^{\circ}$ , pente à  $+9^{\circ}$ , pente à  $+15^{\circ}$ , pente à  $+40^{\circ}$ \*\*\*

A quoi bon ? La réponse est simple : c'est inutilement calculé, c'est subliment absurde. Or c'est l'absurde qui rend un espace fuyant.

\*\*\* la pente à 40° n'est pas à proprement parler une pente. Il s'agit d'un pas d'âne. Le pas d'âne est une dérive, une déviance de l'escalier traditionnel. Il s'agit d'une pratique architecturale qui a pour objectif premier de déranger son usager dans le sens où elle l'oblige à descendre toutes les marches indubitablement du même pied.

01/03/2020: Les films des séances de 23h en semaine sont toujours diffusés dans la GRANDE salle. Il fait très nuit dehors, c'est l'hiver, il fait froid même si c'est le sud. Tu t'extirpes de ton canapé pour aller voir ce film, c'est sa dernière diffusion.

Le hall est vide, personne ne veut aller voir un Gaspar Noé tout seul un mardi soir à 23h : ça, le programmateur le sait. Alors il décide qu'il va te mettre tout seul dans la salle à 250 sièges : c'est absurde et contre-productif de préparer une si grande salle pour trois playmobils en mal d'occupation. L'ouvreur le sait et il adore ça, ça fait ronronner le cinéma comme un vieux chat quand on allume un feu de cheminée, l'hiver à la campagne.

Indice de la viscosité spatiale du Diago : il a trois adresses à la fois. 5 rue de Verdun, 2 rue de Vanneau et 10 rue Boussairolles. L'entrée est au singulier, la sortie est au pluriel. Plusieurs facteurs entrent en compte quant aux choix de cette dite sortie :

l'humeur du jour de l'ouvreur : s'il n'a pas bien réussi à faire friser sa moustache ce matin, tu sortiras par la sortie des livraisons, celle qui donne sur le kébab de la rue Boussairolles.

- le nombre de spectateurs dans la salle : pour une avant-première de Wes Anderson le bétail sera dirigé sans une hésitation vers la sortie-entrée principale rue de Verdun.
- l'heure et la saison : tard la nuit, en plein hiver, l'ouvreur adore clôturer anarchiquement toutes les portes d'entrée pour te faire emprunter la sortie de secours. Trois couloirs qui s'enchaînent, un jaune, un gris et un même pas crépis, plein de tournants, des tas de portes à buttoir et puis finalement une échappée splendide sur la rue Vanneau. La première bouchée d'air avalée goulûment par les poumons s'associe avec délice à une sensation de désorientation abrupte.

Ce qu'il est important de comprendre, je pense, pour tenter de saisir l'absurdité architecturale constitutive de ce lieu, c'est qu'il n'est pas apparu ex nihilo. La Diago n'a pas émergé dans un cube de 200x200m, parfaitement vide et calibré. Au contraire, il s'est installé dans un



Photographie de l'auteur & Thibault Bossis ©

lieu ayant déjà abrité la vie, ayant déjà mis en place son propre microcosme. Il a colonisé un espace sauvage, il a du trouver sa place dans les recoins tortueux, entre les murs irréguliers. Il n'a pas tout rasé en arrivant. Ça non. Le Diago respecte le passé et s'en nourrit à coup de grandes bouchées affamées.

03/03/2020: aujourd'hui j'ai eu le droit à la rupture la plus ridiculement tragique de l'histoire des ruptures ridiculement tragiques. On retiendra une crise de panique caractérisée par une hyperventilation débraillée et puis un bocal à cornichon entier rempli de larmes. Face à ma cacophonie émotionnelle, j'ai ressenti un besoin du genre pressant de m'extraire. J'ai senti qu'aujourd'hui aller éclater des assiettes de chez Babou sur un terrain vague ne suffirait pas.

Sortie de secours : un ticket à 3€90 (tarif étudiant). Je suis rentrée à 8h40 et puis après tout ce qui était dehors a arrêté d'exister : le monde, le temps, même le chocolat. Le crépi jaune, c'est devenu mon ciel bleu, les grosses taches d'humidité des inondations, c'est devenu mes nuages. C'est l'ouvreur qui est venu me voir pour me dire « il faut partir maintenant mademoiselle, ça va fermer... ». J'ai mis le bout de ma bottine dehors et j'ai regardé l'heure : 00h12. Le Diago aspire le temps et les chagrins d'amour. Je me demande où il les cache. Je pense qu'il y a une pièce spéciale, interdite au public, où l'ouvreur range des bobines temporelles sur l'étagère, à côté des bobines de films.

Fonction d'un escalier : mener son utilisateur vers une destination plus ou moins élevée que celle de départ. Un escalier fonctionnel essaiera de remplir cette mission en gaspillant le moins d'espace possible tout en proposant un cheminement agréable à son usager.

→ On observe au Diago une rature pour le moins grandiose de cette double contrainte fonctionnelle. Passé un certain stade, quand on échoue si fort et de manière si sublime, c'est qu'on le fait exprès.

Je pense que les escaliers du Diago sont une des clefs de la fuyance de ce lieu. Ils vont dans tous les sens, n'ont aucune logique et pas le moindre soupçon d'unicité. Il y a beaucoup trop d'escaliers dans ce cinéma, de paliers et de plateformes inutiles.

J'ai acheté un billet pour un documentaire sur un berger slave que je vais rentabiliser par une analyse systémique des escaliers :

- un escalier principal: il est large, en métal et tourne sur lui-même en angles. Il est composé de deux paliers et d'une grosse rambarde. Le premier palier mène vers le fond du cinéma sur une série de portes disparates. Le deuxième palier dépose dans un genre de petit salon dont l'usage reste relativement flou, ponctué de dessins étranges dans des cadres étranges: je n'ai jamais vu personne s'y asseoir, pourtant, il y a toujours des traces multiples d'occupation.
- un petit escalier secondaire : il est étroit, en plein et très abrupte. J'ai mis longtemps à le remarquer. Et puis après j'ai eu peur de lui un moment. C'est un petit escalier très impressionnant. Il amène sur un couloir- toilettes si petit qu'on ne peut s'y croiser que de profil (sauf femme enceinte et bonhomme bedonnant).
- un escalier parfait : il est régulier, agréablement large pour deux personnes et la hauteur des marches respecte les canons architecturaux pour le confort de l'ascension. Après un joli tournant à 90° il vient s'échouer sur une fenêtre condamnée.
- un escalier machine à café : la vieille machine à café Bilal, c'est la reine du Diago. Elle est surélevée sur une plateforme de béton de 80cm à laquelle on accède par l'intermédiaire d'une série de quatre marches d'approximativement 20cm. L'ouvreur regarde la machine avec de la tendresse qui perle dans le coin des yeux.

12/03/2020: aujourd'hui j'ai décidé de tenter une approche directe. Au moment d'acheter mon ticket, j'ai demandé à l'ouvreur: pourquoi du crépi jaune? Il a souri très fort avec les yeux. « Chez les Chinois, le jaune c'est le symbole, l'empereur de la Puissance avec un grand P. Tu vois le lien? ». Et puis il a rajouté « en plus y a pas l'argent pour repeindre ».

On parle beaucoup de grands lieux d'architecture. De la maison sur la cascade de Frank Lloyd Wright, des termes de Vals par Zumthor, de l'Église de lumière d'Ando ou encore du musée historique de Ningbo signé Wang Shu. Ces lieux, ils impressionnent, ils en imposent mais ils ne floutent pas, ils ne demandent pas pourquoi. On étudie l'architecture haussmannienne, on la décortique, on en comprend la démarche, on en appréhende le concept. A chaque projet, on sait qu'un gars a réfléchi, fait des plans, des croquis, des dessins, qu'il a peaufiné son idée en faisant tourner fort ses méninges.

Mais moi ce qui me retourne les entrailles, c'est de me dire que personne n'a peaufiné le Diago. Personne ne l'a pensé. Personne ne l'a dessiné. Personne ne l'a signé. C'est une espèce de patchwork constamment au bord de la crevasse. C'est un assemblage absurde qui s'est architecturé tout seul. Personne n'a pensé fonctionnalité, optimisation de l'espace, création d'ambiance, épuration des lignes, uniformité des matières, charte visuelle, éco-responsabilité des matériaux.



© Photographie de l'auteur & Thibault Bossis

Pourtant il est là. Personne ne l'a conçu mais il existe quand même. Et il existe très fort.

Je pense que toute la complexité de cet endroit réside justement dans cette non-conception, dans cette auto-génération insidieusement bordélique. Un espace fuyant ne peut pas naître d'une modélisation autocad. La fuyance n'est pas techniquement capturable, elle n'est pas mesurable et surtout elle n'est pas créable. La fuyance apparait singulièrement, elle se ressent, elle se calcule en fonction du clignotement des néons un soir de novembre, de la course d'une bille dans l'allée centrale de la salle 5, du changement de carrelage dans le deuxième w-c.

11/05/2020: fin abruptement violente de la traque à la fuyance. Le cinéma a fait faillite à cause du confinement. Ça c'est la version officielle. Moi je pense qu'il sentait que j'étais en train de le capturer, que le piège se refermait inéluctablement sur lui.

On ne capture pas la fuyance, c'est elle qui nous capture.

25/09/2020: j'ai croisé l'ouvreur au café rue des Étuves. Il existe.

### 2eme prix Adrien Osmar

Adrien Osmar est né en 1982. Depuis l'adolescence, il effectue régulièrement des voyages autour du monde, souvent au long cours (par voie de terre, by fair means, selon l'expression consacrée : à pied, en vélo...) en Amérique latine, Asie centrale, Europe... Il travaille actuellement à l'écriture d'un roman.



© Photographie de l'auteur

Se rendre dans le microdistrict n°10 de Bichkek est assez simple. Il suffit, au départ du palais gouvernemental, une bâtisse toute blanche que les Kirghizes surnomment avec ironie the White House, de prendre à gauche sur l'avenue Chuy, puis à droite la rue Baitik Baatyr, et de continuer tout droit sur environ 5 kilomètres. Au croisement de la rue Tokombaev, alors que vous pouvez apercevoir le grand parc de la Victoire face à vous, prenez à droite : vous voilà dans le microdistrict n° 10. Comme dans la plupart des villes de l'URSS – et Bichkek, qui n'existait même pas au XIXe siècle, en est un banal exemple –, il est facile de se déplacer d'un bout à l'autre de l'agglomération avec les plans quadrillés de l'urbanisme soviétique. C'est quand on entre dans les ensembles résidentiels que les choses se compliquent : aucun élément distinctif pour s'orienter, pas de nom permettant d'identifier tel ou tel immeuble, des jeux d'enfants produits en série et disposés selon le même plan sur toutes les places... S'enfoncer dans le microdistrict n° 10, c'est exactement comme pénétrer dans le microdistrict n° 1, le n° 2, le n° 3, et ainsi de suite : c'est entrer dans le monde égalitaire et infiniment reproductible de l'architecture soviétique.

C'est en tout cas ce que j'ai pensé en m'y rendant à l'aube des années 2000, quand j'ai eu l'opportunité de prendre quelques semaines de vacances pour un trek dans les Tian Shan. À l'époque, Airbnb n'existait pas et les trekeurs se refilaient les adresses de guesthouses en circuit fermé, comme on confie discrètement une bonne combine aux amis fiables. C'est comme ça que je suis arrivé dans le microdistrict n° 10 et que j'ai connu Nuriza. Elle avait à l'époque 82 ans, étant née à peu près à la même époque que le premier soviet du Kirghizis-

tan, en 1918 ou 1919. C'était l'une des premières habitantes – la toute première selon elle, même – du nouveau microdistrict n° 10, ayant reçu cet appartement du cinquième étage en reconnaissance de son ardeur socialiste, jamais prise en défaut. Bien que le communisme eût disparu, quand je la rencontrais, depuis une dizaine d'années, elle tenait encore à souligner que ce logement était le plus grand de l'immeuble, un appartement de type 3, avec ses quatre pièces et son vaste couloir, preuves matérielles de son dévouement envers le Parti.

Près de 70 mètres carrés, en comptant la cuisine, les toilettes et la salle de bain. Avec l'effondrement de l'URSS, les pensions n'avaient plus été payées et elle avait dû faire une concession au capitalisme en transformant son logement en guesthouse pour occidentaux. L'appartement avait été en partie vidé et son fils avait installé des lits superposés dans les deux chambres à coucher et dans le salon. Là, dans la pièce la plus grande, elle avait disposé deux étagères perpendiculairement pour s'aménager un petit espace à elle, où elle dormait, séparée des étagères et d'une tenture des étrangers de passage. Cette petite femme, qui, fille d'un Russe et d'une Kirghize, arborait les mêmes traits asiatiques que Lénine, ne voyait pas de contradiction entre ce commerce et ses convictions : « j'ai longtemps vécu dans des appartements collectifs, et puis j'ai été élevée chez les pionniers et les komsomols. L'esprit des pionniers, c'est de savoir s'adapter aux circonstances, de ne pas se laisser abattre, de ne pas chercher d'excuses! »

Et, effectivement, elle ne se laissait pas abattre, non plus que son quartier. Je n'ai jamais su si elle avait été nommée, du temps de l'URSS, à quelque poste officiel dans son microdistrict, mais elle s'estimait responsable du voisinage, jouant pour les quelques blocs de sa résidence un rôle de concierge, de police, d'infirmière, de livreuse, tissant entre les immeubles un maillage invisible de surveillance et de soin. Chargée d'âmes, elle prenait son rôle au sérieux: parfois, elle déplaçait jusque sur son balcon un tourne-disque massif, de la catégorie incassable, qui crachotait un peu parce qu'on ne trouvait plus de diamant depuis des années. Elle y passait, volume au maximum, des valses, des hymnes, des tubes des années 1970, concluant systématiquement son tour musical par Le Ciel orange, une chanson pleine d'espoir portée par la voix enfantine d'Irma Sokhadze. C'est important, affirmait Nuriza : il faut être joyeux et garder l'esprit de l'enfance. C'est de ce balcon que, trente ans auparavant, elle avait pu admirer le balai des pelleteuses et des rouleaux compresseurs, quand le microdistrict était en construction. Staline l'avait promis : d'ici dix ou quinze ans, chaque famille serait logée dans un appartement pour elle seule, avec toutes les commodités modernes.

L'Union avait tenu ses promesses et, assise à ce balcon, elle avait pu voir la puissance de l'URSS, avec ces immeubles qui arrivaient en pièces détachées sur d'énormes camions Kraz, avec ces grues qui hissaient des pans de murs, des marbres, des colonnes entières avec une facilité déconcertante. Comme des géants disposant les pièces d'une maquette.

Il s'agissait de fixer les populations historiquement nomades de la steppe kirghize. Les architectes russes avaient bien pensé à bâtir des maisons ou des immeubles circulaires, reproduisant dans le béton la forme ronde des traditionnelles yourtes. On pensait ainsi offrir une étape d'intégration entre le nomadisme et la sédentarité pour aider les familles à s'habituer aux murs de pierre. Mais cela supposait de créer une filière spécifique de construction

pour quelques Républiques seulement – et pas les plus importantes –, les combinats avaient donc rejeté l'idée. Fi de pusillanimité : ces blocs, taillés comme des murailles, avaient le prestige d'un caravansérail et, avec leur vide-ordure, leurs W.C. et leur cuisinière au gaz, ils ne manquaient pas d'attraits. La liste d'attente était longue pour ceux qui espéraient qu'on leur attribue ces logements modernes.

D'autant plus que l'époque des krouchtchevki, ces immeubles de quatre ou cinq étages sans ascenseur, à la construction bâclée et prévus pour ne durer que 25 ans (et qui, pour certains, amorçaient leur agonie dès l'année suivant leur édification), était révolue. La chute de Nikita Krouchtchev marquait la fin de l'économie de guerre. On n'en pouvait plus de se serrer la ceinture, de vivre à trois familles dans un même appartement : place au confort, à l'espace, place aux classes moyennes, avec des logements pour un seul foyer. Voilà ce qu'offrait Brejnev : un (petit) embourgeoisement pour tous, qui faisait passer la norme d'habitat de 6 mètres carrés par personne (3, dans la réalité) à 12, voire 15 mètres carrés par personne. C'est ce miracle qu'avait observé Nuriza de son balcon, avec les files interminables de camions transportant des panneaux de béton aéré de deux tonnes et demie, avec les brigades d'ouvriers façonnant les fondations de béton armé en quelques jours, se dépêchant d'installer les adductions de gaz avant les gelées de fin d'automne. En s'y prenant bien, on pouvait ainsi faire sécher les plâtres pendant l'hiver : l'Union ne manquait par de ressources et on n'hésitait pas à laisser les brûleurs allumés des jours entiers pour accélérer le séchage des cloisons. L'organisation scientifique de la production, associée à l'enthousiasme révolutionnaire, permettait de livrer un immeuble de neuf étages en moins de cinq mois. Les brigades passaient alors à l'immeuble suivant, quitte à laisser quelques finitions en plan : Nuriza et son mari avaient ainsi dû poser eux-mêmes le revêtement en polyvinyle de la cuisine.

Chaque microdistrict devait disposer de sa crèche, son école, son cinéma, son magasin d'alimentation (le fameux gastronom). Seul ce dernier avait survécu à la disparition de l'URSS, pour peu que les autres équipements eussent jamais été mis en service. Malgré le béton aéré, un mélange de ciment et d'aluminium qui devait isoler les appartements, ces immeubles sont de véritables passoires thermiques. Mais peu importe : la TETs, l'usine de chauffage de Bichkek, fournit, comme une source de vie, toute l'eau chaude de la ville à travers un invraisemblable réseau de tuyauterie, parfois à l'air libre, chauffant ainsi en pure perte les rues elles-mêmes. L'hiver, alors que les températures descendent régulièrement à -30 C°, on peut voir ces canalisations toutes fumantes que ne supporte plus que la rouille. Parfois, un cri inhumain retentit : c'est quelque chien qui, cherchant la chaleur, s'est brûlé au contact du métal et détale en hurlant. Même quand elle s'appelait encore Frounzé, Bichkek n'était qu'une ville de province dans l'empire. Point ici de gratte-ciel élevé dans la folie démiurgique de Staline, point de statues monumentales de fiers kolkhoziens. On est loin, ici, de Moscou et de ses Sept Sœurs, loin aussi de l'Europe de l'Est et de ses palais parlementaires. C'est Bichkek. Une des marches de l'empire. Une province perdue de l'Asie centrale. La ville est étonnamment humaine, c'est modeste et provincial. Le seul édifice qui brise l'horizon, avant la chaîne montagneuse des Tian Shan au sud, c'est précisément la TETs, avec sa cheminée de 320 mètres de haut, qui crache une fumée lourde de charbon.



Photographie de l'auteur ©

La première fois que j'étais entré dans le microdistrict n° 10, j'avais erré pendant une heure pour trouver l'adresse de Nuriza. Au fil des jours, pourtant, j'avais appris à distinguer les immeubles, à la forme des raccords entre les panneaux de béton, plus ou moins visibles selon l'urgence de la construction, mais aussi au linge pendu aux fenêtres et surtout aux mères qui veillaient sur leurs enfants jouant à la balançoire. Au centre de chaque cadran trônent les jeux d'enfants, des jeux solides, faits pour durer, et peints dans des couleurs primaires : pas de mélange ici, pas d'ambiguïté, de demi-ton. De la franchise : du vrai jaune, du vrai rouge, du vrai bleu. Les couleurs sont aussi dénuées de nuances qu'une marche militaire l'est de bémol. Des couleurs aussi tranchées que les antagonismes de classes. Le voisinage s'assemble ici, les grands-mères bavardent sur les bancs, les mères de famille, depuis leur cuisine, gardent un œil sur les enfants : les microdistricts sont un cocon, un foyer, un village. Les immeubles se ressemblent tous, ce sont les humains qui permettent de s'orienter.

Ce sont les visages qui permettent de savoir où l'on est dans les résidences.

Nonobstant les barres grises, on pourrait s'imaginer à la campagne tant les espaces verts sont vastes. Bichkek est l'une des capitales du monde qui compte le plus de parcs par habitant. Il y a ici un jeu subtil – le croirait-on dans ce monde soviétique ? – entre la présence minérale du béton, verticale, massive, on pourrait dire écrasante, et la nature, les bosquets, les arbres, et au milieu, comme des clairières, quelques bancs qui entourent une balançoire et un toboggan. Ce serait une affirmation incongrue presque partout ailleurs, mais ici, le béton coexiste en harmonie avec la verdure, en ce qu'il dialogue avec elle comme la volonté humaine dialogue avec la nature. Pourquoi cela ? C'est que l'architecture, ici, est une publicité pour le soviétisme, un catéchisme mis en œuvre à la vue de tous les jours : elle illustre cette relation harmonieuse entre le progrès humain et l'environnement. On est ici à des années-lumière de la réalité du système, avec ses canaux creusés à coup de bombes atomiques, de ses plans quinquennaux qui vident la mer d'Aral et, bien sûr, de ses goulags.

Ici, personne n'a jamais entendu parler de Chalamov ou de la Kolyma.

On connaissait évidemment l'histoire d'Aïtmatov, l'écrivain national dont le portrait orne quelques salons, et dont le père fut fusillé par les hommes de Staline. Nuriza, qui était restée une stalinienne impeccable, n'était pas à une contradiction près et admirait Aïtmatov, comme tous les Kirghizes : l'écrivain était malgré tout communiste. Tout allait bien. Et puis la main de fer du totalitarisme s'était allégée ici plus tôt qu'ailleurs. Pas par bienveillance, non : c'était la périphérie de l'empire, les hommes n'avaient guère d'importance. Ce qui n'avait pas empêché Nuriza d'observer scrupuleusement son devoir, sans haine ni acrimonie, en signalant par des mots simples, écrits de son écriture d'écolière, les déviations idéologiques de ses voisins. Ces manquements n'avaient pas laissé de l'étonner, sa vie durant : il suffisait pourtant de ne pas se mêler de politique. Que demandait le Parti ? Presque rien : l'acquiescement ou, si l'on n'était pas d'accord, le silence. Se taire, c'est pourtant la chose la plus simple au monde, affirmait-elle avec ingénuité. Elle n'en revenait pas que certains ne parviennent pas à s'abstenir de parler à tort et à travers. Si on le faisait malgré tout, malgré les mises en garde, malgré les avertissements, c'est bien qu'on avait le désir de nuire, non ?

Il y avait dans le salon une photographie en noir et blanc, dans un cadre de cuivre, que Nuriza aimait montrer. On y voyait une trentaine de jeunes femmes, coiffées de bérets, posant près d'un bâtiment à la façade concave. C'était l'inauguration du cinéma Ala-Too en 1938, la grande salle cinématographique de Bichkek, conçue par Viktor Kalmykov. Plus tard, dans les années 1960, on décora la façade de bas-reliefs à l'occasion d'une célébration soviétique. Nuriza, en tant que komsomol méritante qui avait assisté à l'inauguration, reçut une reproduction miniature de ces bas-reliefs. Ils représentaient, outre la faucille et le marteau, une mère faisant jaillir une céréale du désert avec, en arrière-plan, de jeunes Kirghizes aux côtés d'un jeune Russe apprenant, ensemble, à lire. Il y avait aussi un cosmonaute tenant dans sa main une étoile portant le sigle de l'URSS. Son regard était confiant. Il y avait dans sa tranquillité tout le matérialisme historique, qui assurait sa marche vers l'avenir, qui le protégeait et prouvait qu'il avait raison. Était-ce un hommage à l'architecte du cinéma, qui avait imaginé, dans les années 1930, une ville en lévitation autour du globe terrestre ?

Deux anneaux entrecroisés autour de la Terre, à quelques centaines de mètres d'altitude, maintenus dans le ciel par la gravité. Ça n'était pas de la science-fiction : c'était l'avenir,

presque à portée de main, presque déjà là. La reproduction avait disparu, un touriste l'avait volée en partant quelques années auparavant. Je lui avais demandé si elle n'avait pas peur qu'on lui vole cette photographie, après le bas-relief. Elle avait haussé les épaules en signe d'incrédulité mais, durant mon séjour, je n'avais plus jamais revu cette photographie.

Tous les matins, Nuriza faisait sa gymnastique devant l'immeuble. Cette octogénaire descendait par l'ascenseur puis marchait tranquillement jusqu'à une extrémité de la barre. Là, elle sautillait quelques minutes en soufflant, puis enchaînait les mouvements qu'on lui avait enseignés chez les komsomols. Ensuite, elle trottait à petits pas sur toute la longueur de l'immeuble. 150 mètres. Deux allers-retours. 600 mètres. Puis elle remontait par l'ascenseur et préparait le déjeuner de ses hôtes. Quand on lui demandait pourquoi, à son âge, elle faisait encore ces exercices, elle répondait sans ciller : « je suis une stalinienne. Je vais de l'avant, je montre l'exemple, je dois être la meilleure. C'est ça le stalinisme : c'est toujours se surpasser avec la volonté. Il faut prendre soin de soi et des autres. » Une fois pourtant, elle avait vacillé, en 1956, où une pneumonie avait failli la terrasser. Le Parti lui avait alors offert un séjour au sanatorium de Jeti-Oguz, une station balnéaire bâtie en 1932 à quelques dizaines de kilomètres de Bichkek. Ça n'était certes pas l'incroyable luxe des sanatoriums de Russie, mais la vallée était magnifique, avec ses coteaux verdoyants, ses torrents et ses immenses rochers rouges. Le lieu se serait admirablement prêté à ce qu'on sculptât ici, dans cette pierre ocre-rouge, les visages du marxisme-léninisme comme les présidents américains sur le mont Rushmore: Marx, Engels, Lénine, Staline, and co. J'ignore si l'on y a pensé, mais personne n'a touché au lieu et, quand j'y suis passé, la station fonctionnait encore dans un cadre intact. Nuriza conservait quant à elle une reconnaissance éternelle envers le Parti qui, estimait-elle, lui avait sauvé la vie. C'était pour elle une raison supplémentaire de détester Soljenitsyne qui, bien que soigné de son cancer par l'État, n'avait su le payer que d'ingratitude.

Bien que les cinémas de Kalmykov aient essaimé par dizaines dans toute l'Union soviétique eux aussi en série, on connaît le nom de leur créateur. Les immeubles du microdistrict n° 10 ont-ils un auteur ? Produits en série, ils n'auraient pas plus de valeur artistique que les boîtes de conserve ? Les boîtes de conserve sont anonymes : en quoi les concepteurs de ces logements seraient plus dignes d'être connus que les ouvriers ? Ils sont tous, les uns et les autres, des travailleurs. Ces immeubles bâtis à la chaîne ont pourtant permis, bon an mal an, de transférer des millions de personnes, qui vivaient dans des taudis ou des bidonvilles, vers des logements neufs en quelques années. Un mouvement qu'on n'avait jamais vu auparavant, et qu'on ne reverra sans doute plus. L'architecture soviétique balance entre deux extrêmes : d'un côté les constructions staliniennes délirantes, démesurées, grandioses, et dont la ruine a, le temps d'une urbex, le charme de la décadence, et, de l'autre côté, la triste uniformité des habitats collectifs. Lesquels sont toujours représentés par des photos aux couleurs ternes, il y a du brouillard, de la neige boueuse et des passants emmitouflés qui marchent la tête baissée. On ne voit jamais ces immeubles en été, quand le climat continental tourne en sens inverse et que les rues sont baignées de soleil, que les jupes volent, que les torses se dévoilent et que les enfants jouent dans l'eau des fontaines. L'architecture soviétique, c'est gris et moche ? Sans doute, mais ces constructions ont permis de sortir de la boue, littéralement, des millions de gens.

Cette ambivalence ne m'a pas quittée durant ces jours passés dans le microdistrict n°10. Entre l'horreur totalitaire du soviétisme et ce souci du peuple que j'ai cru distinguer dans cet habitat, entre la douceur de Nuriza et son intransigeance doctrinaire, je suis resté avec ce sentiment équivoque d'un monde qui me restait étranger. Qu'y avait-il de vrai et d'authentique dans ce souci de fournir des logements à la population ? Qu'y avait-il de faux, de tricherie, de mensonge dans cette propagande vécue ?

J'ai eu l'occasion de faire une courte étape à Bichkek en 2011 lors d'un voyage vers la Chine. J'ai pu contacter le fils de Nuriza, qui m'a appris qu'elle était morte en 2005. Cette femme plus solide que l'Union soviétique avait survécu presque quinze ans à la dictature qu'elle avait tant aimée. Je suis retourné dans le microdistrict n° 10. Je m'y suis de nouveau perdu. Le quartier avait changé. Le gastronom avait fermé et de petites boutiques vendaient des DVD piratés. Des chaînes rouillées pendaient des balançoires, les sièges avaient disparu. Quelques jeunes Kirghizes, habillés comme des rappeurs de la côte Est, squattaient les bancs, regards aux aguets, de ceux qui surveillent une affaire. Le parc était détrempé et la boue était revenue. J'ai repensé à sa morale toute stalinienne : il faut prendre soin de son corps comme on prend soin des bâtiments. L'État a investi de l'argent et de l'énergie, dans l'un et l'autre. Le corps et le bâti, c'est du pareil au même : c'est la volonté qui les fait tenir debout.

J'ai demandé aux jeunes s'ils avaient connu Nuriza. Aucun d'eux ne se souvenait d'elle.

### Deux maisons sur la falaise Edwin Lutyens à Varengeville

# 3eme prix Edouard Launet

Edouard Launet est l'auteur d'une quinzaine d'essais et récits parus au Seuil, chez Flammarion, chez Stock et aux Presses Universitaires de France. Après une courte carrière d'ingénieur, il s'est tourné vers le journalisme scientifique, puis le journalisme culturel au sein du quotidien Libération. Dans ce journal, il a tenu pendant une dizaine d'années la chronique littéraire. Il vit et travaille aujourd'hui à Granville où il organise des rencontres d'écrivains et d'universitaires. Victor Hugo et les îles de la Manche sont ses passions. Il a consacré de nombreux articles au premier et un livre aux secondes: Le Seigneur des îles (Stock, 2014). Il a cofondé et anime la revue culturelle Délibéré.

Il est stimulant, quoiqu' un peu intimidant, de pénétrer dans une maison inconnue en sachant que l'on met ses pas dans ceux de grands écrivains. Prenez le manoir des Moutiers à Varengeville-sur-mer, joli village normand posé sur la falaise face à la Manche, non loin de Dieppe. Nous ont précédés ici Jean Cocteau, André Gide, Marcel Proust, Edith Wharton et Virginia Woolf, excusez du peu! Tous sont venus à Varengeville visiter des amis, passer quelques jours de vacances ou simplement découvrir cette bourgade noyée dans les bosquets et l'air marin dont la principale attraction est le parc du Bois des Moutiers, un jardin d'Eden qui fait couler le long d'une valleuse, presque jusqu'à la mer, une marée de rhododendrons, camélias, magnolias, hydrangeas, azalées. Il est probable que tous ces écrivains l'ont visité. Plusieurs (Proust, cela reste à documenter) sont ensuite entrés dans le manoir qui surplombe le parc et la mer. Un seul, Jean Cocteau, a couché sur le papier les impressions qu'il a ressenties dans ces lieux, et encore ne sont-ce que quelques courtes notes. Comme le terrain est libre, aventurons-nous y.

Le Bois des Moutiers, le promeneur s'y laisse glisser comme dans un rêve en espérant se perdre, puis, à regret, il entame la remontée vers l'entrée du parc. Et là, surprise, surgit au-dessus de lui une grande demeure qu'il avait à peine eu le temps de regarder en arrivant, tant il était pressé de plonger dans le jardin. Le manoir est, au premier abord, mystérieux comme une énigme et d'un aspect peu aimable avec son crépi gris. Sans doute nos romanciers, en le voyant de loin et en contre-plongée, ont-ils d'abord été frappés par les hautes cheminées s'élevant d'un immense toit en petites tuiles plates, les multiples fenêtres à croisillons perçant la façade, les petites lucarnes hérissant la toiture comme des sourcils. Peut-être ont-ils cru apercevoir un druide élevant ses larges manches vers le ciel, figé dans un geste dont il leur était difficile de dire s'il relevait de l'imprécation ou de la célébration (mais de quoi ?).

Puis les prestigieux visiteurs se sont approché et ont contourné le bâtiment, découvrant alors des oriels très verticaux placés à ses angles et quelques fantaisies Art nouveau sur ses flancs. Enfin ils sont entrés et, pour eux comme pour nous, tout est devenu limpide comme une profession de foi : cette habitation est une religion de lumière, d'espace et de sobriété. Marcel Proust aurait probablement trouvé d'autres mots, et de meilleurs, mais on ne saura jamais lesquels. Il n'y a donc que Cocteau, venu plusieurs fois dans cette maison en 1912 et 1913, qui ait laissé ses impressions sur le choc qu'il a éprouvé en la découvrant. Dans Le Potomak, fulgurante divagation poétique, il écrit en particulier : « Aux angles de la maison, il y avait des fenêtres si hautes et si étroites qu'on ne pouvait comprendre ce qu'elles éclairaient à l'intérieur ». Les fameux oriels.

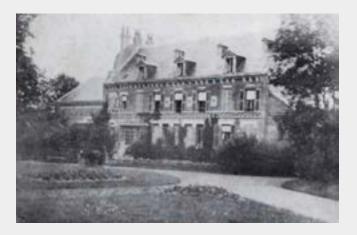
Voilà tout ce que la grande littérature du début du XXe siècle a laissé sur ce lieu : des points d'interrogation. Les brochures de tourisme n'ont fait qu'ajouter des points d'exclamation et des guirlandes d'adjectifs. Je ne ferai probablement pas mieux, du moins essaierai-je d'être précis.

\* \* \*

J'ai vite appris, car la documentation est riche, que le manoir avait été dessiné en 1898 par Edwin Lutyens, jeune architecte anglais qui commençait alors une carrière fameuse. Ses clients, le couple Mallet, venaient d'acheter un vaste domaine de bois et de landes sur la falaise.

Y trônait alors une demeure bourgeoise que les gens du coin appelaient la « maison mexicaine » pour la simple et mauvaise raison que sa façade était décorée de motifs espagnolisants. Le principal attrait de ce bâtiment en briques bêtement parallélépipédique, et dont le nom était en fait Clos des Mûriers, résidait dans la vue panoramique qu'il offrait sur la mer. Les Mallet avaient donc demandé à Lutyens de remodeler la maison existante en l'agrandissant, en l'aérant, et surtout en lui conférant un esprit. Car le couple voulait faire de cette demeure un temple dressé à la gloire de la théosophie, une nouvelle religion — un syncrétisme religieux né à New York à la fin du XIXe siècle pour réunir tous les cultes et toutes les ethnies autour de quelques préceptes ésotériques — qui faisait des ravages dans l'intelligentsia européenne et dont les Mallet étaient des adeptes de la première heure.

Lutyens avait peu d'affinités avec la théosophie mais il en avait beaucoup avec le mouvement Arts and Crafts, ce précurseur britannique de l'Art nouveau. Au point que le jeune architecte, moins de trente ans à l'époque, a transformé son chantier normand en champ expérimental





1.La maison mexicaine à l'origine, circa 1897 (archives Mallet).

2. La même maison après intervention d'Edwin Lutyens, photographie de l'auteur.

du mouvement, réunissant autour de lui toutes ses grandes pointures : William Morris pour l'ameublement, Gertrude Jekyll pour les jardins clos, William Benson pour les ferronneries, Walter Crane pour les tissus, Robert Anning Bell pour les bas-reliefs, et même Edward Burne-Jones pour une tapisserie de dimensions imposantes (près de quatre mètres par trois). Si l'extérieur est un curieux mélange de tradition anglaise et d'innovation — un télescopage de styles Tudor, néo-Renaissance et moderniste qui affole le regard puis l'amuse — l'intérieur est d'une sobriété étonnante, presque monacale avec ses grandes pièces aux parquets à larges lattes, son mobilier aux lignes épurées, un escalier large comme une avenue menant vers des chambres simples et dépouillées, avec partout un ascétisme élégant, attentif aux plus petits détails.

La pièce la plus spectaculaire est un vaste salon de musique qui, lors de ma première visite, baignait dans une lumière verdâtre et crépusculaire coulant d'une immense baie vitrée striée de croisillons de fer forgé — dehors, le parc vibrait sous une averse indéniablement normande et toute la verdure s'était subitement invitée dans la pièce. Ici, me suis-je dit immédiatement, battait le coeur de la maison. Conviction largement partagée puisque la plupart de ceux qui m'ont précédé ou suivi ici disent y avoir immédiatement perçu un esprit des lieux, sans toutefois parvenir à le définir précisément. Certains, portés sur l'occultisme et l'ésotérisme, ont cru reconnaître les vibrations de la théosophie, d'autres évoquent plus rationnellement le talent de Lutyens.

Sous un plafond à caissons perché à six bons mètres, le salon est ceinturé de lambris de chêne et doté d'une mezzanine. Il ouvre sur la mer côté baie vitrée, bien que la vue soit désormais en partie occultée par les grands arbres du parc. En face, côté terre, des oriels déversent une douce lumière sur un coin bibliothèque aménagée sous la mezzanine. Nulle part ailleurs dans la maison ne s'exprime mieux cette alliance du monumental et du douillet.

Le salon de musique est presque tel que Guillaume et Adélaïde Mallet l'ont laissé. Le beau parquet, la baie vitrée à petits croisillons, le charmant cabinet de lecture, les rayonnages qui abritent encore quelques ouvrages sur la théosophie, la table en chêne qui accueillait des dîners chics du temps des Mallet et autour de laquelle, il y a peu, se réunissaient encore des philosophes, des musiciens, des acteurs tout émus de sentir les vibrations du lieu. Demain, on ne sait trop qui y sera reçu : le domaine des Moutiers, resté contre vents et marées la propriété de la famille Mallet jusqu'en mars 2019, vient de passer entre les mains de l'homme d'affaires Jérôme Seydoux et, pour l'heure, celui-ci n'a guère détaillé ses projets.

Ma toute première visite, il y a des années de cela, m'avait permis de contempler la grande tapisserie — une Adoration des mages un peu inquiétante — dessinée par Edward Burne-Jones qui couvrait alors presque tout un mur du salon de musique. Elle a été acquise en 2009 par Pierre Bergé, lequel en a fait don au musée d'Orsay. Lors de ma dernière visite, les murs, au dessus des lambris, avaient été recouverts d'un papier peint qui retranchait au caractère spirituel de la pièce tout en ajoutant à sa verticalité. S'y élevaient en effet de grands arbres brunâtres et fantomatiques derrière lesquels se profilaient les falaises d'albâtre du pays de Caux, non moins spectrales. C'était le décorateur du cinéaste Wim Wenders, venu tourner ici quelques scènes d'intérieur d'un film oubliable, qui était l'auteur de cet ajout. Le papier peint seyait plus ou moins au lieu, évoquant les vieilles affiches de Constant Duval pour les

chemins de fer, mais je ne sais s'il a été conservé.

À ces quelques détails près, le lieu est resté tel que l'avait pensé Lutyens. Quelque chose ici résiste au temps, obstinément. Avant même d'être une habitation, le manoir des Moutiers est un manifeste dont le message refuse de s'effacer, même si la patine des années lui a donné un petit air patrimonial. Reste à comprendre le message.

De la « maison mexicaine » originelle, Lutyens n'a pas gardé grand-chose, en dehors de ses fondations et de quelques murs. Il a procédé par ajouts et détournements, asymétries et décrochements. Lorsque l'architecte débarque à Varengeville en 1898, le village n'est encore que maisons à colombages, haies et prés, briques et silex, iode et goélands, calme et humidité. Toutefois le bourg n'est qu'à quelques kilomètres de Dieppe, station dont le faubourg Saint-Germain proustien a fait son annexe estivale à la fin du XIXe siècle. L'anglophilie de ce milieu, son aisance financière, son esprit vif et son goût des choses nouvelles ont vite gagné toute la région, jusqu'à Varengeville qui est devenu le repaire d'une bourgeoisie protestante fortunée et cultivée. Ici on avait l'oeil rivé sur l'Angleterre victorienne, qui allait bientôt devenir éouardienne, c'est-à-dire moins rigide, plus libérale, mais pas avant-gardiste pour autant.

Cette Belle Époque britannique est celle d'un élan s'appuyant sur la tradition pour se projeter vers l'avenir et vers le monde, et c'est très exactement la dynamique qui nourrit l'architecture de Lutyens. Plus réformiste que révolutionnaire, l'homme veut adapter l'architecture classique de la campagne anglaise, celle du Surrey en particulier, au XXe siècle naissant. Le manoir des Moutiers est l'un des fruits les plus singuliers de cette ambition puisque ce kaléidoscope bâti mêle références au Moyen-âge (les oriels, le porche d'entrée côté rue) et à la Renaissance (les cheminées), à l'Extrême-Orient (des toits pagodes) et à l'Art nouveau. En outre, il parvient à entretenir une relation quasi symbiotique avec le parc côté mer, dessiné par Guillaume Mallet lui-même, et les jardins clos côté rue conçus par Gertrude Jekyll que, dans Le Potomak, Cocteau décrit comme « quatre petites cours de cloître à l'italienne ». Comment de tant de diversité a pu surgir tant de cohérence ? Par quel miracle un manifeste si affirmé a-t-il pu devenir si habitable ? C'est là que les adeptes de la théosophie, et ils furent nombreux dans la famille Mallet au fil des générations, parlent de la grande harmonie du monde, de nombre d'or, de phénomènes occultes et autres manifestations du surnaturel qui se produiraient encore dans cette maison. Pour ma part, je suis tenté d'y voir plutôt une parfaite adéquation entre un lieu, une époque et un mouvement artistique (Arts and Crafts, donc) soudain entrés en résonance sur cette falaise du pays de Caux, et dont les ondes continuent de se propager aujourd'hui avec la même intensité tant cet alliage de tradition et d'innovation est étourdissant.

Cependant, je n'ai vraiment saisi, ou cru saisir, ce qui se tramait aux Moutiers que le jour où, pour les besoins d'un livre, j'ai commencé à me pencher sur des événements singuliers qui s'y sont déroulés durant l'été 1913.

Edwin Lutyens s'était lié d'amitié avec les Mallet lors du chantier. Il fut plusieurs fois invité aux Moutiers après l'érection du manoir, parfois en compagnie de sa femme Emily. Or cette dernière ne fut pas longue à succomber aux charmes de la théosophie au contact du couple français, au point de devenir un des cadres de la nouvelle religion en Angleterre. En particulier, on lui confia la garde d'un jeune Indien, Jiddu Krishnamurti, dans lequel les théosophes pensaient avoir identifié un nouveau messie. Il était le nouveau Jésus-Christ, celui qui allait souder une fraternité universelle sans distinction de race, de sexe ou de croyances et qui ferait des théosophes le levain d'une nouvelle humanité qui se consacrerait à l'étude comparée des religions, des philosophies et des sciences pour trouver la Vérité. Définir cette vérité était une autre paire de manches.

C'est donc avec ce garçon de dix-huit ans plein de charme, mais sans son mari, qu'Emily Lutyens est venue passer l'été 1913 aux Moutiers. La relation fut chaste mais passionnelle. Krishnamurti n'a pas logé dans le manoir, contrairement à ce qu'affirment les brochures. Il a été hébergé dans une petite maison noyée dans les bois du domaine, appelée Les Communes. Cette fantaisie de briques et de pierres au charme britannique avait été élevée peu de temps après le manoir. Elle pourrait passer pour un cottage du Surrey déposé par erreur sur la falaise cauchoise, n'était son plan original : elle est en forme d'étoile à trois branches, ou de Y si l'on préfère. Son concepteur : Edwin Lutyens.

Il y a ainsi à Varengeville deux créations de l'architecte anglais, mais la seconde est bien moins connue que la première car elle n'a jamais été ouverte aux visiteurs. Il faut pourtant y pénétrer pour comprendre vraiment l'esprit des Moutiers. Mon projet de livre m'obligeait de toute façon à en forcer la porte.

\* \* \*

Guillaume Mallet voulait disposer sur son domaine d'une annexe pour héberger parents et amis de passage, aussi avait-il demandé à Lutyens de concevoir une villa avec ce cahier des charges : une maison simple et belle d'où l'on puisse apercevoir la mer ainsi que l'église qui, de l'autre côté de la valleuse des Moutiers, domine un petit cimetière marin. Si le manoir paraît être un druide posant sur la Manche un regard sévère, la maison des Communes, elle, serait plutôt un elfe rieur. Pas de dramaturgie ici, mais de l'intimité. Sur la vaste toiture rouge en tuiles plates ont été plantées deux cheminées dressées comme des oreilles de chat. Devant la façade nord, deux terrasses successives descendent vers une pelouse qui elle-même dévale vers un bois au-dessus duquel le triangle bleu-vert de la Manche se découpe à l'horizon. Le tout trace une grande avenue vers la liberté.

L'intérieur est d'une simplicité douillette et lumineuse avec des portes larges et basses, des portes-fenêtres qui offrent sur le monde une vue presque panoramique. Mais le trait le plus remarquable de la villa, et pas le moindre de ses charmes, est sa forme en étoile à trois branches. Trois ailes égales qui convergent vers un vestibule où un grand escalier mène à un unique étage, celui où le jeune et révéré Jiddu Krishnamurti a pris ses quartiers durant l'été

#### 1913.

En s'installant dans ce singulier Y, le jeune Indien a dû sentir sa (très embryonnaire sans doute) appréhension de l'élégance architecturale se dilater de façon hyperbolique. Car on a fait mieux ici que d'élever des murs pour y poser un toit, on a créé un élan prodigieux vers la mer. Il est facile d'imaginer les trois ailes des Communes se mettre soudain à tourner comme une hélice pour arracher la petite villa du sol et l'emmener au-dessus de la Manche, par-delà les mers peut-être, jusqu'en Inde pourquoi pas.

Lutyens a confié un jour à sa femme qu'il n'aimait pas trop ce paysage normand parce qu'il lui faisait penser à la moitié d'une pomme. Un fruit abruptement tranché d'un coup de couteau qui exhibe sa chair blanche qu'est le calcaire de la falaise. D'un côté la douce et verte campagne, de l'autre la plage minérale. Entre les deux, la césure violente de la falaise. Cette brutalité devait poser problème à Lutyens, et j'en suis venu à penser, sinon à constater, qu'à Varengeville l'architecte avait cherché à l'adoucir par tous les moyens possibles.





3.La maison des Communes, photographie de l'auteur

4. La maison des Communes vue du ciel, source Google Earth

Sa manière de bousculer l'architecture normande vernaculaire n'est en tout cas pas restée sans effet sur le village puisque, après ses chantiers, s'est mis à souffler ici un vent d'audace tant dans la conception des jardins que des nouvelles maisons. Le peintre et écrivain Jacques-Émile Blanche, ami proche des Mallet et familier de la région puisqu'il séjournait à Offranville, près de Varengeville, a pu observer au fil des années les changements qui se sont opérés dans la région. « Lutyens mériterait une statue devant la mairie du village » s'enthousiasme Blanche dans l'un de ses livres (*Portraits of a Lifetime*). Ce serait justice en effet, ne serait-ce que parce que son travail aux Moutiers a coûté à Lutyens son mariage, sa femme Emily s'éloignant peu à peu de lui pour succomber aux charmes de la théosophie et de son beau messie.

La statue que Blanche appelait de ses vœux n'a pas été érigée, mais Lutyens a laissé, en sus de ses deux maisons, une trace plus subtile, moins palpable. En effet, il existe aujourd'hui sur la falaise une demi-douzaine de jardins qui semblent n'avoir été créés que pour ouvrir des fenêtres de verdure sur le large. Ce sont des parcs au bout desquels des arbres soigneusement taillés dessinent un cadre étroit ne laissant apparaître qu'un fragment de la Manche. L'effet est spectaculaire : l'horizon semble aspiré par ces ingénieuses fenêtres, et la discontinuité de la falaise s'en trouve comme effacée.

Ce jeu entre la terre et le large, entre le vert et le bleu, est ainsi devenu un art local que l'on peut voir comme une tentative d'apprivoisement de l'infini. Lutyens aurait-il pu rêver plus vibrant tombeau?

# Texte remarqué Caroline Lamour

Coraline Lamour est née à Lille et a grandi à Hellemmes.
Après des études en littérature et de journalisme, elle a exercé à Jérusalem et à Brisbane, elle s'oriente désormais vers la pratique du yoga Ashtanga et vit à deux pas de l'océan Atlantique dans les Landes.

Coraline est en plein travail d'écriture de son premier roman sur la rencontre initiatique entre deux femmes. Elle tire son inspiration des relations humaines et du lien avec la Nature. Le 1er septembre 2019

Chère Oummi,

Je suis installé à la Cité des Etoiles. C'est très différent de ce que j'imaginais. Quand l'oncle Karim s'est arrêté devant un bloc de béton tout pointu, j'ai cru qu'il allait acheté du pain ou le journal. Il m'a dit : "alors, tu sors?" C'est là que j'ai compris qu'on était arrivé. Il a pris mon sac dans le coffre et il m'a tapé dans le dos. La tante Aïcha m'a serré contre elle, ça sentait les épices comme chez nous. L'oncle Karim a déposé mon sac sur le canapé : "c'est ici que tu vas dormir, on va t'installer un rideau, c'est Momo qui doit passer mais il a eu des soucis avec son scooter." Je l'aime bien Momo, il m'emmène sur son scooter le long du fleuve. On ne parle pas, on profite du vent sur le visage.

Je t'embrasse. Ilan

Le 10 septembre 2019

Chère Oummi,

Je sais que tu trouves ça étrange que je t'écrive mais j'aime prendre le temps de te décrire ma nouvelle vie sans que tu m'interrompes pour savoir si j'ai assez à manger et quels sont les derniers potins de la famille. Tu es si curieuse.

Ma petite Oummi il faut que je t'avoue quelque chose et c'est également pour cela que je t'écris. Je t'ai dit que j'allais étudier le droit mais ce n'est pas vrai. Je me suis inscrit en licence de Lettres. Je sais ce que tu vas dire, que je me prends pour Camus, que je suis devenu fou. Je suis désolé Oummi. L'oncle Karim a promis de m'aider à trouver un petit travail pour payer mon inscription et je te rembourserai le prix du bateau et du train, je te le promets. Je t'embrasse, Ilan

Le 24 septembre 2019

Chère Oummi,

Puisque tu ne daignes plus m'adresser la parole, je continue à t'écrire car je ne peux supporter d'être fâché avec toi. Je m'habitue à la Cité des Etoiles petit à petit. J'aime monter au château, je sais ce sont plus des ruines que la demeure du Roi Soleil mais je leur trouve du charme. Je m'assois sur les pierres et j'observe la ville. Ne va pas croire que c'est ce que font tous les habitants, je ne croise presque jamais personne.

Embrasse Jedda et Djamal pour moi. Ilan

Le 7 octobre 2019

Chère Oummi,

J'ai essayé de t'appeler hier. Vous me manquez, réponds-moi. Beaucoup de mes camarades ont des préjugés sur Givors. J'aurais voulu leur parler de la vision utopiste des grands ensembles lorsque Nathan m'a demandé où j'habitais. Il n'y a que Léa qui m'a souri quand j'ai dit : « à la Cité des Etoiles », les autres ont pouffé. Les Lyonnais pensent que Givors est mal fréquenté et que les HLM sont insalubres et déprimants, c'est ce que m'a dit Léa ensuite. Si tu répondais quand je t'appelle, je pourrai te faire visiter. Mon espace à moi, le salon de l'oncle Karim se trouve à la base d'une pointe qui s'élance au-dessus du trottoir pour former l'une des terrasses de l'appartement et l'une des branches de l'étoile. Au début j'y étais mal à l'aise, toute la pièce est traversée de diagonales qui me faisaient perdre la tête. J'ai gardé l'habitude de me lever très tôt et je regarde la vie qui émerge. Parfois Nour, la voisine d'en face me fait un petit signe de la main quand elle sort étendre le linge. Je t'appelle demain, Ilan

Le 14 octobre 2020

Chère Oummi,

Est-ce que tu ouvres mes lettres? L'automne arrive ici par petites touches. Les feuilles des arbres alentours se colorent. Je m'habitue petit à petit à ce nouveau référentiel, moi qui adorait les ocres de notre belle Adrar. Je me documente sur l'histoire de la Cité parce que j'ai invité Léa à venir la visiter demain. Depuis qu'elle sait que Givors fait partie du réseau des Utopies Réalisées, elle me pose plein de questions auxquelles je ne peux pas répondre. Elle est extrêmement curieuse, elle te plairait. Je crois que Jean Renaudie lui t'agacerait. Tu dirais de lui que c'est un « beau parleur ». Sache chère Oummi que cet architecte était un humaniste. Il ne s'est pas contenté de construire des logements sociaux, il voulait provoquer le « plaisir d'habiter » . Tu ne trouves pas ça formidable ? Il a littéralement construit sa vision. Je crois que je me reconnais en cet homme. A bientôt, Ilan

Le 21 octobre 2019

Chère Oummi,

Merci de m'avoir laissé parler avec Jedda et Djamal hier. Qu'est-ce qu'il a grandi! Je lui ai fait une visite rapide de la Cité des Étoiles, il a beaucoup applaudi, je crois que cela lui a plu. Léa aussi a apprécié ma visite. Je suis allée la chercher à la gare avec le scooter de Momo, il nous attendait devant le théâtre et il m'a fait un clin d'œil parce que j'avais mis une chemise. Je me suis déguisé en Jean Renaudie le temps d'une visite pour amuser Léa. Au pied

de mon Étoile, je lui ai demandé de fermer les yeux pour lui réciter quelques mots de Jean Renaudie: « La singularité ne peut être mon souci premier, ce ne peut être un objectif mais une résultante (....) Plus que de rendre la ville habitable, il m'importe davantage de donner au fait d'habiter son plein épanouissement. Ce qui veut dire pour moi de tenir compte de la complexité de la vie urbaine. Vouloir mettre en œuvre une complexité, c'est aussi remettre en cause des choses établies, contrarier des habitudes administratives. L'habitant n'est plus un simple consommateur de l'architecture mais devient un acteur capable de façonner son propre espace ». Léa m'a écouté solennellement et elle a éclaté de rire.

J'ai sorti le grand jeu sur la colline. Aïcha m'a prêté un tapis que j'ai déposé au coeur des vieilles pierres pour un piquenique avec vue. Léa a pris plein de photos, je t'en envoie quelques-unes. Elle m'a demandé à quoi ressemble Adrar et ce qui me manque le plus. Je lui ai parlé de toi, de Jedda, je n'ai pas osé lui dire pour Djamal. Je lui ai parlé du sable doré, de la ville rouge, du silence du désert, de son Rien rempli du Tout. Comment décrire Adrar Oummi ? Il faut la vivre pour la voir. Au fond, ce sont peut-être les acacias qui me manquent le plus. Je vis mon rêve d'étudier la littérature et je suis aidé par mon oncle comme Camus. Je ne connais rien d'autre dans ce pays que mon Étoile. J'arpente les venelles qui suivent le tracé des ruelles du Vieux Givors et j'examine les poteaux, les arrêtes et la "volumétrie" atypique de ce quartier (j'ai appris ces mots dans mes recherches pour impressionner Léa). Je vis dans l'utopie réalisée de deux hommes, le maire Camille Vallin et l'architecte Jean Renaudie. Léa m'a dit qu'elle aimerait revenir pour peindre les Étoiles, que grâce à moi, elle perçoit leur beauté.

Je vous embrasse, Ilan

30 octobre 2019

Chère Oummi,

Léa m'a ramené un acacia, pour que je puisse « m'approprier mon espace ». Il ne ressemble pas du tout à ceux de chez nous mais je l'adore. J'aimerais bien te le montrer. Oummi, réponds-moi s'il te plaît. Ilan

*5 novembre 2019* 

Chère Oummi,

Je t'écris pour te confier une bonne nouvelle : je vais travailler à la médiathèque Max-Pol Fouchet! Je serai médiateur culturel, c'est un service civique pour accompagner à la lecture les publics en difficulté. Tu es contente ? Tu es fière de moi ? Je t'enverrai de l'argent. Je vous embrasse, Ilan





1. Vue depuis le Château Saint-Gerald
2. Ascension
Photographie de l'auteu ©

11 novembre 2019

Chère Oummi,

J'ai commencé le travail à la médiathèque juste après les vacances scolaires. C'est pratique car je n'ai qu'à descendre les trois étages et j'y suis. En fait, la médiathèque et le théâtre sont le socle depuis lequel se hisse mon Étoile. L'intérieur de la bibliothèque est constitué comme tous les bâtiments de parcours labyrinthiques au sein desquels s'imbriquent jardins intérieurs et terrasses. Il y a ce jeu de porosité permanent entre les paradoxes que j'apprends à apprécier : HLM de luxe, béton accroché à la colline, modernité vétuste. Je t'embrasse, Ilan

23 novembre 2019

#### Chère Oummi.

Je suis si heureux de t'avoir vu hier! Tu es têtue mais si l'on a les bons arguments... je suis rassuré de savoir que tu as bien reçu l'argent. Je ne sais plus si je t'ai dit que Léa voudrait venir peindre les étoiles ? Elle est venue hier pour qu'on aille à La Mostra, ils ont une exposition permanente sur le projet et ça l'a beaucoup inspirée. La voir si passionnée me réjouit mais je suis un peu jaloux. Elle semble véritablement emballée par les formes, les volumes", les pleins et les vides de Renaudie. Te parler hier me fait prendre conscience que" je m'emballe pour les Étoiles pour empêcher la déprime de me grignoter. Adrar me manque. Son silence, son vacarme, sa lumière et sa chaleur écrasante. Je ne sais pas si je m'intègre. Je me sens sans attache, posée loin de ma terre natale, mes racines ne semblent pas vouloir se rempoter dans les toits végétaux des terrasses. J'essaie comme Léa de changer de regard sur mon environnement. Je cherche à percer à jour le béton qui m'entoure, à me connecter à la créativité, au génie de Renaudie. J'écris ce que je vois, je vois ce que je lis et ce que je lis s'inscrit en moi. Voici un extrait de mon texte : « des taudis insalubres de 1960 il ne reste que des ruelles. Posés sur la plaine alluviale, les Étoiles s'accrochent à la colline Saint-Gérald. Ce ne sont pas des pyramides car les pointes n'appellent pas le ciel, elles percent le brouillard d'automne, elles habillent et protègent le coteau escarpé dominé par son château en ruines. Végétalisées, les terrasses en cascade prolongent la colline. Le camouflage n'est plus, la peau de béton est à nue depuis les travaux de ravalement.» A bientôt, Ilan

Le 4 décembre 2019

#### Chère Oummi,

Jedda me dit que tu as pris goût à mes lettres et que tu les lis même parfois aux voisines. Ca me fait plaisir. Cette semaine, Léa est venue deux fois à Givors pour peindre. Jeudi après-mi-di Momo et sa mère sont passés près de nous alors que Léa peignait. Il a beau faire très froid, rien ne l'arrête (sauf la pluie), comme moi elle aime la lumière et ses reflets. Je ne sais pas comment elle fait pour les voir se refléter sur le gris des Étoiles. Elle dit que je ne sais pas observer l'ombre qui sait mieux que personne révéler les touches de lumière. La mère de Momo, (elle s'appelle Leila) nous a parlé de l'artiste Massinissa Selmani qui est venu en résidence ici. Ce sont d'autres étoiles que j'ai vu briller dans les yeux de Léa. Selmani a exposé dans le salon de Momo et Leila dans le cadre de la Biennale de Lyon alors elle nous a invité à boire le thé en fin de journée pour nous montrer les dessins. C'est la première fois que j'allais chez eux, avec Momo on se voit toujours dehors. J'ai l'impression de mieux le connaître maintenant. J'ai été très surpris en entrant. Depuis la porte je pouvais voir la rue,





3. Les terrasses végétalisées, opération camouflage
4. Chemin qui mène au Château Saint-Gerald Photographie de l'auteu ©

tu vois ce que je veux dire? Tu vas rire mais là, les pieds sur le paillasson j'avais accès depuis le seuil, au dedans ET au dehors de chez eux. Ma pauvre Oummi, je te vois soupirer, tu n'aimes pas quand je « me crée des noeuds au cerveau » comme tu dis. L'appartement de l'oncle Karim ressemble à un accordéon ou à un paravent, les pièces semblent se déplier les unes des autres alors que celui de Momo tient plus du cornet de glace. La pointe tu l'auras compris c'est leur terrasse. Léa m'a dit en sortant que ce genre de T2 représentait l'un des problèmes majeurs du projet de nos jours car pas pratique du tout pour des familles. Momo dort dans le salon comme moi, ça je le savais. C'est lui qui a donné l'idée du rideau à l'oncle Karim quand je suis arrivé. Il a un vrai lit lui et ce qu'ils appellent salon c'est un grand tapis avec des coussins « comme au bled ». Voilà pour toi chère Oummi, tu es aussi un peu entrée chez mes voisins.

Ils se joignent à moi pour t'embrasser, Ilan.

#### Chère Oummi,

Nous sommes retournés chez Leila qui a accepté que Léa peigne son salon. Elle trouve que cela fait « palimpseste » avec l'œuvre de Salmani, comme une continuation de son travail voire même d'avec celui de Jean Renaudie. Je crois qu'elle n'a pas bien compris ce que veut dire ce mot... Alors comme Momo était au foot, j'ai écrit pour passer le temps, Léa n'aime pas que je la regarde quand elle peint. J'ai appelé mon texte Ôde à mon Étoile : « Mon étoile a la peau dure. Sa silhouette pyramidale me fait tourner la tête. Les arêtes qui découpent son corps écharpent nos étreintes. Je me croyais coureur de jupon, de ceux qui volent au vent ou se plantent dans le désert. Me voilà séduit par sa force brute et son atypisme. Mon étoile est un puzzle. Sa structure crée de l'insolite. On se niche dans ses pièces aux formes géométriques déconcertantes : la cuisine est un triangle, le salon un losange et la douche un carré. Ce qui est vrai chez moi ne l'est plus chez la voisine. Les passants deviennent ses convives qu'elle invite à des promenades intérieures ». Fantaisie, complexité, hasard, mon étoile est une charmeuse. Elle se meut sur les traces du passé dans une danse collective. Mon Etoile est la gardienne de nos secrets enfouis et de nos éclats de rire. Ses formes fragmentées créent un sillon qui unifie colline et coeur de ville. Mon Étoile brille de mille feux lorsque la nuit drape le ciel de ses semblables. Qu'est-ce que tu en penses ? Je voudrais l'offrir à Léa quand je l'aurais terminé avec ce croquis que j'ai trouvé à la Mostra. Je t'appellerai demain Oummi, Ilan.

21 décembre 2019

#### Chère Oummi,

Léa dit qu'elle a besoin d'espace pour trouver l'inspiration et qu'elle n'a plus besoin de venir aux Étoiles, qu'elle a tout ce qu'il lui faut, son imagination fera le reste. L'hiver est bien installé et tout me semble gris, sombre, trop en relief, foutus triangles dans le ciel!

Je regarde l'acacia que m'a offert Léa, il a l'air de dépérir comme moi. Je ne monte presque plus au Château, j'erre dans les couloirs vides de mon Étoile décharnée. Je voudrais glisser d'une Étoile à l'autre mais il y a des portails partout qui m'en empêche et accentue mon sentiment d'être emprisonné. Le problème des utopies c'est qu'elles s'effritent avec le temps, comme les façades, ou ma relation avec Léa. Où que mon regard se porte, je vois quelque chose, le désert me manque. Je ne peux pas m'isoler, ce ne serait pas sympa de fermer mon rideau alors qu'Aïcha et les garçons sont là; sur les terrasses, je me sens à nu, observé de tout côté. Je comprends que Raymond ait installé une palissade « pour prendre des bains de soleil tout nu ». C'est Aîcha qui m'a dit ça. C'est vrai qu'une haie de bambous ce serait plus joli... Renaudie était allé jusqu'à imaginer toutes les espèces de fleurs que les habitants pourraient faire pousser dans leurs jardins. Il force le respect ce mec là quand même. A bientôt, Ilan



4. Chemin qui mène au Château Saint-Gerald Photographie de l'auteur  $^{\textcircled{C}}$ 

29 décembre 2019

#### Chère Oummi,

Comme j'ai hâte de vous retrouver. Je ne connaissais rien de l'hiver et il fait désormais littéralement partie de moi. L'appartement de l'oncle Karim n'est pas très bien isolé, comme tous les HLM paraît-il et le chauffage coûte cher alors on enfile plutôt des pulls. Il me semble avoir lu quelque part qu'il y a un cahier des charges à respecter pour éviter les problèmes d'étanchéité, que la terre des terrasses instaurées à la base permettait de rafraîchir l'été et de garder la chaleur l'hiver... Quand je suis arrivé à la médiathèque mardi après-midi, j'ai trouvé la porte d'entrée bardée de scotch rouge. Monique m'a expliqué qu'elle a dû déposer plainte pour acte de vandalisme. Je ne comprends pas qui voudrait voler des livres que l'on peut emprunter gratuitement. Monique m'a dit que c'était assez courant, que ce n'est pas tant voler qui compte mais casser. Apparemment ça va mieux maintenant mais il y a quelques années les Etoiles souffraient de délinquance et c'est pour ça qu'ils ont fermé les chemins intérieurs par des grilles. Tu vois Oummi, je n'ai pas été séduit par la Cité des Étoiles ellemême mais par son mythe. Son nom d'abord, et puis par l'intérêt que semblait lui trouver Léa et petit à petit je découvre un colosse aux pieds d'argile. L'engouement pour le projet me semble désormais un truc d'intellos déconnectés des habitants. L'oncle Karim et Aïcha n'ont pas choisi de venir ici, ils se sont inscrits sur une liste pour avoir un logement et voilà, quelqu'un de l'OPAC les a envoyé ici. Je sais, tu m'avais prévenu, tu m'avais dit de ne pas trop m'emballer, que je serai un immigré. Ce n'est pas ça Oummi, je suis bien intégré. C'est juste comme si je me réveillais d'un rêve. Tout à coup je ne vis plus dans un projet architectural innovant mais dans une Cité, comme un « banlieusard ».

D'ailleurs, c'est ce que Momo me dit depuis le début mais je n'entendais rien. Il parle de sa « cellule » au lieu de dire « appartement » . J'ai du le saouler avec mes grands discours sur les « terrasses qui ouvrent l'espace » et l'amobilité des cloisons.

Je te laisse, je vais réviser mes partiels. Ilan

#### Chère Oummi,

Une nouvelle année commence, je te la souhaite douce et joyeuse. J'ai passé le Réveillon chez des amis à Lyon, ils étaient étonné de me voir, je sors très peu, je suis « un étudiant atypique » comme dirait Léa. Je lui ai demandé des nouvelles de son triptyque.

Elle m'a avoué avoir été bouleversée par les Étoiles. Elle m'a expliqué que son travail sur l'ombre et la lumière l'avait projeté profondément en elle. Il faut dire qu'elle est spéciale cette fille... elle lisait Jung et du coup les Étoiles étaient devenues pour elle comme le symbole d'une psyché collective, chaque appartement et ses habitants un recoin de cette conscience. Elle voulait peindre l'intime au coeur de son tableau : le salon de Momo et Leila avec dans le point de fuite la terrasse qui ouvre sur la colline. Les deux tableaux de gauche et de droite seraient d'autres points de vue pour symboliser la complexité de la Cité des Étoiles; d'un côté une vue des façades triangulaires, pures, géométriques, une scène que le spectateur pourrait qualifier de beau et de l'autre, une vue encore plus excentrée, depuis le château avec le Rhône en tout petit pour replacer le contexte, pour signifier une Utopie en perdition dans le Grand Lyon, les Étoiles seraient salies par le temps, les terrasses aménagées sans queue ni tête faisant perdre de vue l'objectif du collectif, le chacun pour soi d'une société en quête de sens qui pénètre et gratte l'idéal du vivre-ensemble. Ca m'a beaucoup impressionné, je ne pensais pas qu'on pouvait imaginer tout ça avec la peinture... C'est une idéaliste comme moi et Jean Renaudie. « La réalité nous a rattrapé », a-t-elle dit, « elle est lugubre ton Étoile ».

Elle n'a plus envie d'y venir. J'irai donc à Lyon. Je t'embrasse, Ilan

4 février 2020

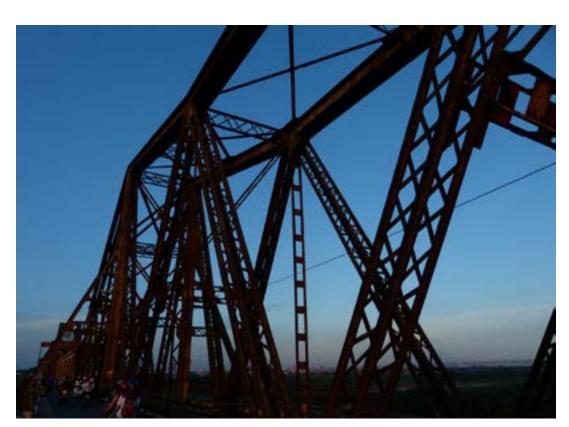
#### Chère Oummi,

J'ai bien réfléchi et je ne peux me résoudre à laisser mon Étoile chavirer, même si je sais Oummi que les étoiles finissent toujours par s'éteindre. Pas la mienne, pas encore. Je vais emménager dans mon propre logement avec mon acacia. Loulou du 6e s'en va.

Je vais reprendre toutes mes recherches sur Jean Renaudie et ses collaborateurs, je vais suivre à la lettre ce qu'il a imaginé, et je vais faire vivre les Étoiles! J'ai proposé à Monique de monter une animation au sein de la Médiathèque pour redorer l'image de la Cité des Etoiles. Accroche-toi, c'est du grand Ilan! J'aimerais organiser des cours de jardinage on pourrait s'appuyer sur les essences de plantes sélectionnées par Jean Renaudie. On pourrait inviter Léa pour des ateliers peinture: les Étoiles depuis le Château, les Étoiles depuis le chemin piétonnier ou les Étoiles depuis une terrasse. Ca ferait de la visite aussi aux habitants qui ne peuvent pas se déplacer. On pourrait mettre en avant les techniques comme le minimalisme ou le rangement façon Marie Kondo pour réfléchir à l'aménagement de nos espaces. J'ai envie de faire une Grande Fête des Voisins. On pourrait même renouer Modernité et Traditions avec des soirées contes, en Français et en Arabe comme je fais avec Djamal des fois le soir. On retrouverait le plaisir d'être ensemble, de partager de l'intime. J'ai hâte que vous veniez me voir, je vous embrasse très fort, Ilan

### Texte remarqué Manou Charpente

Mon activité principale est la traduction littéraire du chinois vers le français, je l'exerce depuis plusieurs dizaines d'années. Hormis cela j'aime écrire, des textes plus ou moins poétiques, souvent sur le corps et les soins qu'on lui apporte, et sur sa relation au monde. Par la pratique de la danse et de certains exercices de santé (taiji, qigong), ie révise mes conclusions sur ces questions et surtout entretiens ma forme physique, mise à l'épreuve par de longues stations devant l'ordinateur. J'ai souvent travaillé avec des architectes, leur fréquentation m'a donné le goût des villes et m'aide à réfléchir sur le sens des espaces, sur l'exil.



Photographie de l'auteur ©

Nous avions déjà parcouru le pont Long Biên.

Nous avions déjà éprouvé sa force d'attraction et de répulsion, peu de jours auparavant, comme deux d'entre nous avaient rebroussé chemin, violemment agressés par le vertige et le bruit, tandis que les autres s'élançaient et entamaient le trajet rectiligne vers la lumière brumeuse qui masquait la rive en face et le fleuve Rouge où, loin au devant, sombrait à gauche le soleil et à droite montait l'orbe platine et flou de la lune – célébrée le jour même par la fête de Vu Lan. Nous avions été saisis par le fracas métallique et le trafic intense, au-dessous de nous, dans l'avenue parallèle à la rive, saisis par la fuite des deux-roues lancés à toute allure dans le couloir tout proche longeant la voie ferrée centrale, saisis aussi par ce qui se révélait lentement du fleuve, d'abord flot bourbeux charriant des ordures sur les rives, entre les restes de ville qui s'étagent depuis les zones fangeuses les plus basses, baignées d'alluvions répugnantes, jusqu'à l'orée du pont et la gare en haut (dont nous avions longuement goûté le charme, assis sur les bancs de bois à proximité des belles rampes de pierre menant à l'ancien échangeur), saisis, enfin, par la vision, tout en bas, de cette banlieue brutalement délimitée, des bâches sur les toits des maisons, des abîmes urbains gagnés par la nuit, noirceur des camions parqués, fenêtres aux éclats rouges, familles devant leur repas, entrepôts déserts, chaos de vie obscure bientôt s'ouvrant sur des lointains d'eaux beiges comme du thé au lait, d'îlots jardinés et de crépuscule tranquille.

Nous étions revenus trois jours après pour

une nouvelle promenade, diurne et ensoleillée, mais non moins enivrante et rectiligne que la première. Et nous marchions sans nous hâter, du côté gauche, cette fois. Nous avions fait halte à mi-parcours, avions regardé, au-dessous du pont, l'île cultivée ou par endroits en friche, ses bananiers et ses potagers, au milieu de l'immense courant d'eau. Certains avaient descendu la longue volée de marches pour suivre les chemins entre les lopins bien entretenus, ou envahis d'herbe folle. Nous avions suivi des yeux les embarcations, entraînées par des rames commandées au pied, et observé aussi, avec d'autres spectateurs, une chose qui dérivait et que nous avions eu du mal à identifier avant d'y reconnaître, ébahis, la tête d'un nageur luttant contre les eaux. Les cheveux clairs du sportif, habitué à cet exercice, sans doute, trahissaient un âge relativement avancé. Nous avions contemplé les étals des marchands accroupis sur les espaces ménagés à mi-pont, un peu plus larges pour faciliter leur activité ou pour accueillir les promeneurs, les rêveurs et les amoureux. Contemplé les poissons, crevettes vivantes ou fruits délicieux proposés aux passants, épluchés là, mangés de suite. À notre droite, dans le couloir qui leur est réservé, les deux roues filaient en grand nombre, en un flot dense et fluide dont nous avions déjà admiré la coordination de banc de poissons : scooters en quantité mais aussi motos, vélos ou triporteurs, parfois chargés de familles entières. Chaque fois qu'en d'autres endroits nous avions dû traverser une avenue, après une hésitation effrayée, nous nous étions élancés perpendiculairement dans ce courant et, à condition de nous montrer aussi décidés et précis dans nos mouvements que les pilotes des véhicules, avions trouvé l'interstice exact permettant d'assurer un trajet paisible jusqu'au trottoir d'en face. Ici, sur le pont, le chenal était si étroit que les deux-roues s'y pressaient sans solution de continuité, et il n'y avait d'ailleurs aucune raison de s'y risquer puisque de l'autre côté ne se trouvaient que les énormes barrières de fer interdisant l'accès à la voie ferrée.

C'est là que nous avons vu, de dos, la femme en noir. Elle marchait résolument dans le couloir des deux-roues. Elle ne faisait pas partie des imprudents affolés, des provocateurs résolus, des ivrognes inconscients, des distraits, des pressés, des aveugles ou des mal renseignés qui bravent étourdiment le danger. Elle n'était pas ivre, ni provocante, ni pressée. Elle avançait à son rythme dans le couloir des deux-roues, le long du trottoir, et nous qui y étions à l'abri l'avons rattrapée assez facilement, elle présentait un dos ferme et droit au flux des deux roues, lesquels la contournaient d'ailleurs soigneusement, souplement, malgré l'étroitesse du passage, et sans avoir à son égard le moindre geste d'impatience ou de remontrance, ni même d'étonnement.

Elle avance, ils passent. A-t-elle peur (encore plus que de la collision qu'on s'imaginerait inévitable) de la vision vertigineuse du fleuve qui s'offre de l'étroit trottoir, s'agit-il d'un exercice, d'un vœu, d'une habitude ? Impossible à dire. Mais sa démarche harmonieuse, ni lente ni rapide, son dos noir et calme, la fluidité imperturbable de la circulation autour d'elle, nullement gênée par sa présence, et aussi le contraste entre notre ébahissement et l'air parfaitement naturel que cette situation paraît avoir pour tout autre que nous, s'inscrivent dans ma mémoire.

Mes compagnons et moi poursuivions notre chemin, à notre rythme inégal qui n'avait rien de celui de la dame en noir. Nous vaguions d'un bord à l'autre du trottoir, accélérions, revenions sur nos pas, repartions. Et nous avons fini par atteindre l'autre rive, la route, les arbres au devant de nous. La femme sûrement a continué d'avancer de son pas résolu et a disparu à nos yeux.

Le pont Long Biên, autrefois pont Paul-Doumer, a été inauguré au début du siècle dernier par celui qui portait ce nom et qui, gouverneur général de l'Indochine française, en avait confié la construction aux ingénieurs Daydé & Pillé, dans le cadre de son projet colonial de réseau ferré transfrontalier. Le nom actuel du pont est celui du quartier est de Hanôi qu'il joint aux autres districts de la ville, il signifie « dragons entrecroisés » et son origine rappelle que le pays a été aussi longtemps sous domination chinoise. Conçu pour le train, le pont est relié en son extrémité ouest à la gare de Long Biên (ga Long Biên), que dessert l'élégant petit échangeur construit au moment de l'agrandissement pour le passage des automobiles. De nos jours, le pont sert encore au train, aux motos, aux vélos, aux piétons, mais plus aux camions ni aux voitures. Long de près de deux kilomètres, il déploie, délicatement posé sur sa vingtaine de piliers de maçonnerie, une ossature rythmée, arachnéenne, de poutres métalliques qui décrivent des chevrons de tailles variables et lui dessinent un profil de montagnes russes (forme qui me fait irrésistiblement penser au dessin du Petit Prince où le narrateur enfant a représenté un boa en train de digérer un éléphant - mais sans l'éléphant). Sa structure de pont suspendu, en porte-à-faux, dépourvue de câbles, relève de l'exploit technique, avec ses caissons métalliques renforçant un tablier assez large pour supporter les différentes voies et charges, et sa résistance aux bombardements a confirmé la prouesse : il en a tant subi qu'il a perdu un grand nombre de ses arches, mais malgré ces dommages, il a tenu debout. Indéniablement le produit d'une culture coloniale, il peut aussi s'interpréter avec un autre terme : un métissage. Doublement un pont, en somme! De cet ensemble de faits, qui ont parachevé sa réputation mythique, provient sans doute l'attachement qu'on lui voue dans ce pays.

Chose curieuse, cette architecture métallique qui est à l'origine de tant d'ouvrages d'un art plus ou moins horizontal et utilitaire – halles, charpentes, ponts – est surtout fameuse pour certain édifice parisien à vocation, disons, ludique, et typiquement vertical. La tour Eiffel relie la terre au ciel, trajet prévu pour être emprunté par les ondes et ensuite par les visiteurs, parmi lesquels – avant qu'on n'équipe la tour de grillages anti-suicides – se sont trouvés des adeptes de l'ascension directe ou de la chute libre (selon leurs croyances personnelles). Il est amusant de se rappeler que cette construction n'a été au début qu'une éphémère fantaisie, faite pour disparaître rapidement. Elle est aujourd'hui si célèbre, fréquentée et bichonnée, qu'elle fait figure, à côté de notre pont, de gosse de riche ou plutôt de rejeton sans avenir, promis d'ailleurs à une fin précoce, et qui aurait gagné la santé, voire l'immortalité.

L'infatigable pont Long Biên, lui, semble avoir toujours su qu'il était né pour bosser. Enfin, façon de parler : heureusement, il ne fait pas le gros dos. Mais il est marqué comme un vieux rafiot, la peinture grise sur sa structure géante est partout tachée de rouille et il semble si vieux qu'on l'imagine en sursis, malgré les dizaines d'ouvriers chargés de son entretien qui le soignent comme un cher vieux parent – sans compter les opérations de réhabilitation, festivals et projets touristiques dont il est l'objet.

La femme debout continue de marcher. Dans sa muette opiniâtreté, son dos droit et dense parle et vibre comme un trait à l'encre posé d'un seul coup de pinceau. Elle s'impose, comme d'autres femmes ailleurs, magnifiques et verticales sous le soleil de plomb. Lui répondent nos pas et le fer vibrant du pont, dont l'horizontalité est en quelque sorte à l'origine de son mouvement.

Pourquoi a-t-elle resurgi et pourquoi mon esprit les unit-il aujourd'hui, des années après et en ce tout autre point du globe ? Pourquoi cette liberté contrainte m'apparaît-elle si éclatante, alors que je m'interroge sur l'effet qu'ont les lieux sur nos corps ? Voilà quelque temps nous étions encore enfermés, condamnés à ne sortir de chez nous qu'une heure par jour et dans un périmètre très limité. Condamnation fort douce pour ce qui me concerne, d'une part à cause de l'espace dont je disposais, d'autre part parce que mon esprit n'attendait que ce repos. Durant ces semaines, j'ai savouré les limites que j'imposais à mes journées, leur régularité, comme celles de la pièce où je faisais des exercices physiques, sous l'emprise et dans les proportions de ce parallélépipède vaste et clair, ouvert sur un jardin mal entretenu mais où les fleurs ne m'avaient jamais paru aussi belles et parfumées.

Après le confinement, les exercices se sont mués en promenades dansées. Encore interdit de réintégrer une salle pour des cours collectifs, le groupe de danse auquel j'appartiens, pour reprendre dès que possible la pratique, a investi divers itinéraires dans des parcs publics. Nous avons pu mesurer à quel point la discipline imposée par notre maîtresse de danse devait plus que jamais s'affirmer, nous contraindre, et il a fallu du temps pour retrouver un accès vers nos anciens acquis.

Notre petite ville est traversée par un cours d'eau qui se divise en différents bras, et pour cette raison quand nous y marchons nous avons souvent l'occasion d'emprunter des ponts ou des passerelles. Des fétus, à côté de l'énorme vaisseau de Hanoï, mais qui n'en remplissent pas moins la même fonction, celle de relier une rive à une autre, ou pour mieux dire, d'être à la fois « le dessus et les deux extrémités d'un pont ». Pour cette raison ou d'autres – les matériaux dont ils sont faits, les rambardes nous offrant des appuis, le passage rétréci – notre guide, pendant nos promenades dansées, s'attarde toujours plus sur ces passerelles que sur les autres lieux que nous traversons. Chaque fois, j'ai observé la nuque droite, le corps mince de la danseuse, et ses mouvements maîtrisés où dans chacun se lit sans conteste le palimpseste de son travail, de son art et de son existence. Chaque fois, nous nous enroulons le long des garde-corps, y rebondissons, jouons du rythme et de la spirale, improvisons des figures que la présence proche et dansante de l'eau et du bois vivant du tablier et des grands arbres alentour englobe et inspire. Les quelques passants, à vélo, à pieds, en trottinette, avec poussettes ou chiens en laisse, nous contournent sans exprimer de surprise.

C'est plus tard que l'analogie m'est apparue. Elle n'était lisible que pour moi – moi seulement gardais dans ma mémoire ces souvenirs superposés du pont Long Biên et de la femme qui y marchait avec autorité ce jour-là, dans mon esprit indissolublement liés et entretenant les mêmes rapports que ceux que nous éprouvons en dansant sur ces fragiles passerelles. J'ai pris conscience ainsi de la marque que l'un et l'autre avaient imprimée sur moi. Mais j'ai aussi compris combien c'était le premier qui était le soutènement, le tremplin, l'origine du

mouvement de la seconde, et de l'élan qui m'avait fait courir joyeusement vers les paysages s'ouvrant en et autour de lui, et aussi de mes souvenirs obstinés, prêts à éclore par la suite et jusqu'à aujourd'hui.

Un temps avait passé où il avait fallu apprendre à se mouvoir en restant immobile, à se côtoyer sans se toucher, à tenir debout sans peser, à durer et laisser filer, à isoler collectivement. À confiner. Confiner... Les plus simples oxymores sont devenus des moyens de survie ; et le pont Long Biên, une inspiration.

Je reprends mon souffle, décide d'être ailleurs en restant là, et redescends le long escalier qui mène à l'île au milieu du fleuve Rouge. Je prends conscience d'un fait : à chacune de mes visites, je n'ai jamais franchi le pont pour aller de l'autre côté, je l'ai arpenté, comme on gravit la tour Eiffel jusqu'au sommet. Mais où est le sommet d'un pont ? À l'intérieur de lui, peutêtre, comme « le faîte suprême » taoïste, le taiji, est à chercher tout au fond d'un parcours plutôt enroulé sur lui-même que linéaire et vertical, car hormis le dessus, les extrémités du pont, il faut inclure dans cette description, dans cet environnement, le dedans et le dessous, que nous nous souvenons avoir tant admirés, en d'autres d'endroits, où il arrivait aussi que l'on dansât, d'ailleurs. Ainsi, en rejoignant les chemins de l'île sous le pont Long Biên, je peux me dire que nous en sommes au cœur, ou alors au sommet. Peu importent d'ailleurs, dans la vie concrète, ces considérations brumeuses qui me traversent. Emprunter ce pont, dans son usage quotidien, vise simplement à s'y installer pour pratiquer une activité, à gagner l'autre rive, à l'est, ou à se rendre dans les terres cultivées qu'il surplombe.

Nous poursuivons la descente des marches, séparées en deux au niveau des pieds par une rampe qui permet aux cyclistes de faire glisser aisément leur engin. D'un bout à l'autre frappent ces détails : au ras de terre, à pieds, à vélo, pour peu que vous ayez envie d'y aborder, le dragon vous enveloppe et vous accueille.

En ce lieu qui est aussi une incroyable conjonction de nature et de travail humain, l'émotion, de nouveau, étreint. Au-dessus de nous s'élèvent les arches du pont. Disons que le soir tombe. On s'éloigne de la nuit légère et envahie de grincements, juste sous le tablier, à proximité des piles massives aux angles arrondis, surmontées des courtes colonnes où il est posé. À cette heure, les rangées de bananiers sont déjà noyées dans l'ombre, et de premières lumières s'allument à côté des maisons des cultivateurs, tandis qu'en haut l'entrecroisement mathématique des poutres et poutrelles couleur de rouille se détache sur le ciel bleu de cobalt. L'horizon encore clair s'illumine des réverbères du pont suivant, à quelques centaines de mètres au sud. Les bruits sur le pont Long Biên se font plus sourds, même lorsqu'un train file sur la voie unique, ou alors ils ont diminué avec le soir. Sa masse qui surplombe les champs s'éloigne un peu, son profil aérien se précise. Il devient visible sur presque toute sa longueur, qu'a parcourue tout à l'heure, il y a quelques années, la femme en noir. Il se fait interminablement, immensément léger, comme cet instant rêvé.

### Texte remarqué Hugo Lambert

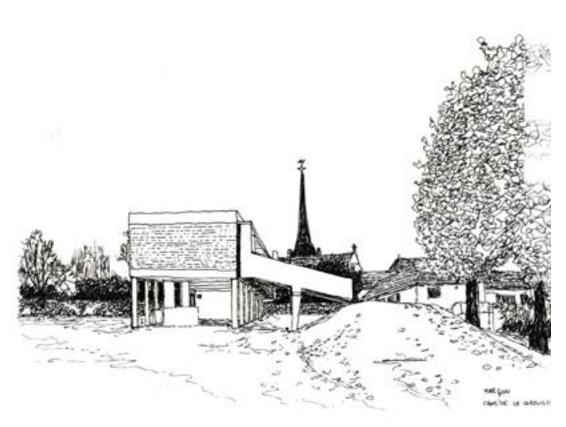
Hugo Lambert est architecte à Rennes.

En 2012, au sortir d'une année d'Hypokhâgne et sur un coup du sort, il intègre l'ENSA de Bretagne. Au détour d'un atelier - celui d'Hervé Perrin - , il rencontre François Seigneur, architecte et fondateur du collectif Architectonomes, dont le travail et la posture lui ouvrent des champs nouveaux.

En 2018 vient l'heure du diplôme. A cette occasion, il est sélectionné au Prix Jeunes Talents Bre-tagne pour son Projet de Fin d'Études interrogeant l'avenir de la dalle des Horizons, à Rennes.

Alors il laisse passer l'Été puis rejoint l'agence de David Cras, architecte notoire du paysage Breton. Il doit à cette expérience la rencontre d'un art authentique et complet, bien éloigné du comptegouttes maladroit des bancs de l'école.

2 années plus tard, il quitte cette agence afin d'entamer un cycle de travail et de recherches intégrant architecture, écriture, dessin et musique.



1. Croquis, Ville de Marçon, par l'auteur

« Mairie de Marçon, bonjour ! Une information ? Je vous écoute. C'est pour visiter la cantine scolaire ? Un instant s'il vous plaît... Demain 9h, êtes-vous disponible ? Oui ? Très bien. Dans ce cas venez directement à la mairie, c'est au pied de l'église. Vraiment vous ne pouvez pas louper ; vous pourrez vous garer sur la place devant. Une question maintenant ? Dites moi. Ah ! non monsieur, en aucun cas nous ne pouvons vous laisser les clés. Vous trouverez Monsieur R, 1er adjoint, il vous fera faire le tour. »

C'est entendu, je serai là. Merci Madame. Au revoir.

C'était une matinée d'Été dans la campagne Sarthoise. À l'ombre des noisetiers, je raccrochai et posai mon téléphone sur la petite table ronde du jardin, juste à côté d'une vieille édition du Loup des Steppes. Pas de clés, donc. Dommage. J'aurais aimé parcourir à mon aise le plateau de ce petit bâtiment haut-perché. Drôle d'idée que celle de « visite guidée ». N'étaitce pas la ruine de la spontanéité, où autant de pièges à loup seraient disposés en bordure des chemins officiels et reconnus ?

Qu'importe. Sous ma chaise, des petites bâtisseuses s'affairaient méthodiquement à rejoindre le pied métallique de la table. L'opportun pont vertical plongeait ses fondations dans l'herbe et menait au plateau écaillé, où plus tôt leurs éclaireuses découvrirent un trésor : quelques gouttes de café sucré. Une à une, elles se succédaient dans un projet sacré. En épousant les variations élémentaires du sol en pente douce, elles esquissaient une géométrie mouvante, tantôt ligne droite, tantôt courbe tendue. Chez les fourmis, le doute n'est pas permis ; ou plutôt, il n'existe pas. De tout temps, elles acceptèrent d'être ainsi guidées : l'une suivant l'autre, en pleine confiance dans l'itinéraire pur et harmonieux dicté par leurs sens.

\_\_\_

C'est une semaine plus tôt à Rennes, jour du Marché des Lices, que j'appris l'existence de la cantine scolaire. Au détour d'une errance matinale m'ayant mené des Horizons - double tour blanche de Georges Maillols - à la Place Hoche, je m'arrêtai sous l'étendue de parasols des renommés bouquinistes. Comme à leur habitude, les joyeux personnages échangeaient gaiement sourires et verres de blanc. Là, entre les ouvrages disposés sur la table comme des tuiles de papier, une boîte inhabituelle retint mon attention : dedans, des cartes postales anciennes. Je les fis défiler comme on tournerait les pages d'un livre sans reliure. D'abord, une vue du Palais Saint-Georges, années 70. Au premier plan, des voitures aux lignes affutées ; bien différentes des véhicules actuels, produits des normes puissantes. Carte suivante : une scène de vie. Pour la venue du photographe, deux jeunes bigoudènes avaient revêtu leur coiffe traditionnelle. Une dizaine d'écartées mais rien de concluant. Quelques cartes encore puis j'arrêterai la fouille.

Soudain, des lignes. Pures et franches. Et des couleurs primaires.

L'acrotère d'un bâtiment à toit-terrasse fendait en deux la carte postale, découpant au passage un ciel bleu des beaux jours. Étourdi, je vis des cheminées ; un bandeau vitré barrant généreusement la façade de l'édifice. Devant lui s'inséraient, pincés dans un cadre en béton excroissant de l'enveloppe principale, des brises-soleils aux lames rouges verticales. Sous le volume unique, décollé du sol par une série de pilotis, se formait un préau où deux entités de béton profitaient du sol ainsi libéré. Enfin, tout à gauche, des feuillages ombrageaient une rampe d'accès connectant le sol naturel à la porte d'entrée.

C'était là l'oeuvre d'un maître. Le souffle court, je ne tardai pas à m'en assurer. Au dos de la carte, en italique, la légende disait :

Cantine de Marçon (Sarthe) - 1960 Architecte Le Corbusier

J'achetai ma découverte pour un euro presque symbolique et me précipitai chez moi. Vite arrivé sous le porche de l'immeuble en coeur d'îlot, je laissai derrière moi la cour intérieure - très végétale pour le centre-ville Rennais - une seule idée en tête : dénicher des informations

sur ce bâtiment construit dans la campagne de mon enfance. Car là demeurait ma véritable surprise. Je connaissais bien Marçon, commune de la Vallée du Loir d'un millier d'habitants. J'avais vécu mes plus jeunes années dans un bourg alentour et ce nom sonnait à mes oreilles comme un signal, synonyme des journées passées au plan d'eau du village. À l'arrivée des vacances scolaires, la plage de Marçon devenait le lieu de convergence des enfants du coin et de leurs parents.

Ironie du sort. Pour apprendre l'existence de l'édifice voisin, il avait fallu que des années plus tôt je quitte ma région natale pour rejoindre Rennes et son école d'architecture. Les choses ne sont pas si simples ; sans cela certainement la nouvelle m'aurait laissé de marbre.

Cette cantine, était-elle encore debout, fonctionnelle ? Surtout, comment un bâtiment de Corbusier s'était-il élevé dans le village ? Muni d'un ordinateur, je ne tardai pas à trouver des réponses. L'ouvrage s'avérait méconnu : seuls quelques articles de gazettes locales le mentionnaient. Pour autant, l'information y était généreuse et je reconstituai rapidement la trame des événements.

L'histoire commence en 1956. Fraîchement élu à la mairie de Marçon, le jeune Armand de Malherbe est de retour d'un voyage aux Etats-Unis. Il a l'âme volontaire et veut ancrer sa commune dans la modernité. Grâce à Claudius Petit, connaissance commune et ministre de la Construction, il entre en contact avec Charles-Édouard Jeanneret, dont il connaît la réputation, et André Wogenscky, proche collaborateur de l'architecte. Les choses ne traînent pas : en 1957, l'avant-projet baptisé « Marca » pour « Marçon-Cantine » est d'ores et déjà validé. Il faudra deux années supplémentaires pour finaliser le projet et mobiliser les artisans des environs. À la rentrée de 1960, les écoliers déjeunent dans une cantine qui 42 ans plus tard verra son nom inscrit à l'inventaire des Monument Historiques. Jusqu'au jour fatidique de 2014 où le cadre normatif contraignit leur départ.

Désormais éclairé, le bâtiment exerça sur moi un magnétisme profond, fruit de l'incongruité de la situation connectant mes aspirations actuelles à mes années d'enfance. Je devais m'y rendre au plus vite.

« Bonjour Madame. Je suis Monsieur L, j'ai appelé la mairie hier au sujet de... la cantine, c'est bien ça. C'est vous que j'ai eue au téléphone. Monsieur R est-il là ? Nous avons rendez-vous à 9h, j'ai un peu d'avance. Ah! Bonjour... Monsieur R, c'est donc vous! Enchanté, je suis Monsieur L. D'abord, merci pour votre réactivité ».

Les présentations faites, nous laissions derrière nous la mairie pour nous engager à pied dans une ruelle étriquée. « Suivez-moi, c'est juste derrière l'école ». Désireux de connecter avec mon hôte, j'évoquai avec tendresse mes souvenirs du village, de baignade et de baraque à frites. Sur la gauche, surmontée d'une grille en fer forgé, un soubassement de pierres filait jusqu'au portail de l'école. Derrière, une cour généreuse mais vide d'enfants tenait le vieux bâtiment scolaire à distance de la rue. Faisant face au portail, l'église s'élevait dignement malgré d'hésitantes réparations. « Oh vous savez, c'est la ruine. Les subventions ont été ré-

duites cette année encore. Vraiment, dans les petits villages on ne sait plus comment faire ». Le passage de l'asphalte au stabilisé me fit baisser les yeux. Quand je les relevai, nous nous trouvions sur un parking, long couloir bordé d'arbres dont la démarche de Monsieur R suggérait que nous cherchions à atteindre le fond. Arrivés à mi-chemin, je plissai les yeux pour lire plus loin sur un panonceau :

[ <-Cantine Le Corbusier - 50 m ]

Ainsi nous étions proches.

La lumière voyageant vite - ce n'est pas un secret - nous étions plus proches encore que je ne l'imaginais. C'était elle. Sur ma gauche, noyée par un jeu de perspective dans un entre-mêlement de feuillages et de jardins privés : la même ligne stricte que sur la carte postale. Tendue parmi les arbres, elle se tenait à distance des toitures à deux pentes du lotissement, démarquée du groupe comme l'enfant calme et apaisé dans une classe agitée. C'était elle ; le doute n'était pas permis. Pourtant, je ne reconnaissais pas la modénature de la façade de papier qui à force de regards m'était devenue coutumière. A coup sûr se tenait sous mes yeux la façade opposée.

Les obstacles visuels s'écartaient au rythme de nos pas. Quand plus rien ne fit obstruction, les lignes se joignirent et dessinèrent le bâtiment.

« Voilà, nous y sommes ».

L'implantation des pilotis dictait la composition du parallélépipède. J'estimai une travée à 2,50 mètres. Le volume avoisinait donc 17,50 mètres en longueur pour 6,50 mètres en largeur et 3,70 en hauteur, auxquels s'ajoutaient 1,80 mètres de pilotis au plus haut de la pente du terrain pour 2,50 au plus bas. Surmontant les pilotis, une bande de béton se déployait sur toute la longueur de l'édifice et se faisait le support d'un appareillage modeste de boutisses et de panneresses rouges, interrompu successivement par une porte, quatre fentes verticales et un cadre vitré. Au dessus du complexe, une seconde bande de béton, plus large.

Étonnement, nous ne fîmes pas en guise de préambule le tour de l'édifice. L'assurance du pas de Monsieur R ne me permit pas d'en faire autrement, et c'est par l'entrée de service que nous nous apprêtions à pénétrer dans la bête aux 16 pattes. C'était de bon augure : le sympathique personnage ne percevait donc pas le bâtiment comme un objet de spectacle, mais comme un organisme à part entière. Il confirma immédiatement mes pensées, comme s'il les avait lues. « Quand j'étais à l'école élémentaire juste derrière, pendant quatre ans j'ai mangé ici. Mais vous savez, on ignorait que c'était un beau bâtiment ». Nous empruntions l'escalier extérieur permettant d'accéder à l'étage du bâtiment par la façade Nord. « On l'aimait bien, c'est sûr, mais c'était simplement notre cantine ». Sans le savoir, il faisait là le plus beau des compliments. À mon vif soulagement, son autorité légitime empruntait moins l'itinéraire de la visite guidée que celui du témoignage. Arrivés sur le palier de béton armé, il fouilla son trousseau d'or et d'argent puis donna un tour de clef.

#### Nous entrions.

Le plan ouvert débordait de lumière naturelle que des rideaux jaunes à demi abaissés tentaient de domestiquer. Connectés par une bande de circulation, trois espaces pour autant d'usages, contraints par deux cloisons que 12,50 mètres séparaient.

Face à nous se trouvait être la cuisine. S'y empilaient en château de cartes des tabourets dont j'appris que la paternité revenait à Wogenscky, comme le reste du mobilier. « Si vous voulez prendre des photos, on peut enlever le bazar ». Non, c'était très bien comme cela. À droite, une cloison de contreplaqué sombre isolait la cuisine de la salle où jadis les enfants déjeunaient, heureux d'en terminer avec leur matinée studieuse. Vernie du côté réfectoire, elle se faisait le miroir de la longue surface vitrée donnant au Sud-Ouest, visible sur la carte postale. Ce n'était pas une cloison anodine, mais un meuble pluriel. Ponctuellement, des panneaux coulissants offraient au personnel le luxe d'orchestrer la valse des assiettes partant pleines et revenant nettes après avoir soulagé l'appétit gargouillant des enfants. Côté cuisine, la cloison devenait plan de travail ; aux pieds et en hauteur, des tiroirs et placards accueillaient vaisselle, vivres et ustensiles. Elle veillait sur le lieu dont elle était l'éternelle cantinière.

À côté de moi, Monsieur R était pour la première fois immobile. Il voyageait dans ses souvenirs d'enfance ; je le devinai. Je saisis l'opportunité pour échapper au rythme qu'il avait installé et me dirigeai vers la salle. Dans l'élan, je m'approchai d'un des minces poteaux blancs ; il ne dépassait pas en diamètre la vingtaine de centimètres. Certainement disparues depuis dans d'épaisses fumées grises, les lames de bois ayant servi à bancher l'ouvrage m'envoyaient leur signal en s'incarnant dans les facettes dont elles empreignirent le poteau. La lumière du jour, en s'accrochant à chacune d'elles avec une intensité moindre, créait un nuancier accidentel. L'espace d'un court instant, je fus connecté à la phase du chantier ; imaginant les vaillants s'affairer autour de la banche.

Mes esprits retrouvés, j'actionnai le pas et comptai six poteaux déployés le long de la face vitrée du bâtiment. À leur cime, des poutres simples recevaient la charge de la toiture et filaient en face jusqu'au mur peint dans un bleu de cobalt, envers de la maçonnerie de briques rouges découverte dehors en arrivant. Dans l'alignement des poutres, je retrouvai les quatre fentes verticales aperçues plus tôt. Elles s'avéraient être des ouïes de ventilation, auxquelles on avait ajouté depuis de minces volets de bois, m'apprit Monsieur R qui, sorti de ses rêveries, m'avait rattrapé.

La vaste surface de la salle de repas était recouverte d'un quadrillage serré de carreaux blancs. Elle accueillait des tables aussi finement dessinées que les tabourets qui composèrent mon comité d'accueil. « Il y en a de 3 tailles différentes, mais en accolant les 2 plus petites on a la taille d'une grande. C'est pratique ». Comme les tabourets, elles s'entassaient, plateau contre plateau. On laissait de la place au vide.

Contrairement aux écoliers qui effectuaient dans le bâtiment un trajet en boucle - ils entraient, s'asseyaient, mangeaient puis sortaient - nous clôturions par la séquence d'entrée sans jamais y être passés. En miroir de la cuisine dont il était séparé par la salle de repas ; c'était le 3ème

espace. De part et d'autre de la porte d'entrée, des grands panneaux contenaient l'arrivée des enfants invités à accrocher leur manteau à l'une des nombreuses et fourmillantes patères en goutte d'eau, réparties à hauteur variable. Au sein du bâtiment, les veines dansantes du bois composaient l'unique ornement ; il n'en était pas un. Comme les empreintes de banches, elles montraient la matière dans sa nature et sa vérité. Devant ce meuble, la mémoire collective s'allumait, accentuée par la présence de l'ancien enfant R. Au charme des proportions s'ajoutait la puissance évocatrice et poétique de la cantine.

### Nous sortions.

La rampe d'accès déroulait, bras tendu aux enfants arrivant de l'école voisine. Le départ de la rampe - perpendiculaire au corps du bâtiment - reposait sur un monticule de terre créé lors du chantier, véritable négatif du terrain. Dès le dessin du projet, cette topographie artificielle devint architecture et intelligence du lieu.

Devant moi s'allongeait la façade principale dont je faisais plus tôt le portrait. Un détail retint mon attention. Les menuiseries de la grande façade vitrée venaient au nu extérieur de la maçonnerie. Il en était de même pour les pilotis en dessous, alignés donc en coupe aux dites maçonneries. A l'étage, j'apercevais pourtant à travers le vitrage les poteaux, repris directement par les pilotis. Il était donc impossible que ces maçonneries se logent où elles étaient. À moins que... C'était bien ça! Alors qu'au sein du volume les poteaux demeuraient cylindriques, les pilotis au contact du sol adoptaient la même forme en goutte d'eau que les portemanteaux, dont la pointe accueillait ici non pas sa veste mais le demi-pensionnaire.

À ce moment, je fus saisi par l'intelligence et la modestie de cet objet total. Aucune concession faite dans sa mise en oeuvre comme dans l'exécution du moindre de ses détails. Tout était cohérent, réponses malicieuses à des besoins impérieux. Tout était nécessaire et suffisant. Chose imperceptible pour l'oeil non avisé, la cantine regorgeait de proportions dorées ; des pignons jusqu'au calepinage du bandeau vitré. Mais nulle part ce rapport ne contraignait l'usage : il en était le serviteur attentionné.

Aujourd'hui, Marca est enserrée par des pavillons récents d'un goût que l'on ne connaît que trop bien. À eux s'ajoutent l'injure - bien trop naïve pour être méchante - la nouvelle cantine. Construite avec ironie à quelques mètres de là, elle regarde l'originelle en chien de faïence ; jeune princesse à la mode dévisageant sa Reine déchue, triste successeur sachant son trône usurpé, contrainte d'admirer en secret des qualités qui chez elle toujours manqueront.

C'est avéré, la petite cantine a perdu le mérite de l'utilité et ne remplit plus ses fonctions initiales et maternelles : abriter et nourrir les écoliers du village. En attendant l'attribution de financements, elle fait office de salle de réunion. Son apparence est certes inquiétante. Des rides de dame âgée lézardent ses longs doigts fouillant le sol à la recherche de vérités ou-

bliées. Elle n'a pas échappé à l'épreuve du temps. La peinture rouge des lames brises-soleil qui sur la carte m'avait attrapé l'oeil a disparu; avec elle une époque.

Mais son esprit est sain, la puissance et l'intensité de ses idées n'ont pas décliné. Faute d'être « pratique », elle est invocatrice, et si l'art était l'agencement, la mise en ordre de la matière

- 1. L'extrait suivant, tiré des Petits Bourgeois (1855) de Balzac m'ayant peu éclairé, il fallut faire un choix.
- « J'ai mis un mot à Phellion, dont la femme est liée avec Mme Pron, la successeur...
- -La successrice, dit Mme Minard.
- -Eh! non, ce serait la successeresse, comme on dit la mairesse, reprit Thuillier. »

par un premier, invoquant l'émotion chez un second, la cantine serait donc oeuvre d'art, oeuvre d'architecture.

Quittons maintenant le lieu ; il ne faudrait pas trop écrire. Les mots trahissent la matière et les sens.

\_\_\_

Les fourmis naissent, contribuent à la croissance de leur empire organique, puis disparaissent. Mais nous autres - êtres humains - ne saurions nous satisfaire de la simple résolution de nos besoins primaires. Il existe autre chose, quelque chose d'indicible, au risque d'en trahir la teneur. Sans le savoir peut-être, vous la connaissez, cette chose que toute âme saine préleva un jour dans un tableau, un visage, un verre de vin, ou même dans l'observation de simples fourmis, oeuvres supérieures. Cette chose que nous cherchons à tout prix, c'est le Beau, l'eurythmie, « le rien qui est tout et donne le sourire aux choses » ², accroche au cosmos et « lieu mathématique de l'harmonie »²; ce «moment de concordance avec l'axe qui est en l'homme, donc avec les lois de l'univers » ³.

Certains individus sont condamnés à ne jamais sentir le Beau couler dans leurs veines. Ce n'est en soi pas un problème. Mais leurs tendances sont destructrices, et comme dans la fable d'Ésope, ce que ces renards ne peuvent atteindre, ils dénigrent. Il nous incombe de nous battre s'il le faut pour qu'ils n'entachent jamais ce qui toujours leur échappera.

Marca est bien plus qu'une construction. Je le sus à l'instant où je la vis, précieuse image plaquée sur son rectangle de carton. Elle est légère ; bien loin du tour de force. Renoir avait raison, « l'harmonie était en général le produit de la facilité »<sup>4</sup>. Elle est une attraction irrésistible vers l'Harmonie retenue au sol par des pilotis, véritables tirants sans l'action desquels elle s'envolerait vers les cieux à qui humblement elle présentait jusqu'alors sa toiture.

Médaillon d'optimisme, la petite cantine de béton et de briques devint pour moi un lieu de pèlerinage; j'y retournais souvent pour jamais n'oublier la ligne et continuer à m'ouvrir aux possibles.

\_

Chez la Fourmi, le message olfactif guide vers la calorie pour la perpétuation de l'espèce (survie).

Chez l'Homme, l'art - dont l'architecture -guide vers le Beau pour l'élévation de l'espèce (harmonie).

Force est d'admettre, je m'étais finalement plié à une visite guidée.

Cette matinée d'Été, des ancêtres bienveillants me précédant dans la file - comme tant d'autres avant eux - par un signal, un fragment du Beau, me firent goûter l'Harmonie.

2. Le Corbusier, Quand les cathédrales étaient blanches (1937), Denoël/Gonthier, 1977, p. 234

3. Le Corbusier, Vers une architecture (1923), Flammarion, 1995, p. 171

4. Jean Renoir, Pierre-Auguste Renoir, mon père (1962), Gallimard, 1981, p. 45



© Édition André Roncière, 1966. Via archipostalecarte.blogspot.com

La goutte de café sucré.

À François Seigneur, une autre fourmi

# Texte remarqué Marc Antoine Bouyer

Marc-Antoine Bouyer est architecte. Il a étudié à l'école d'architecture de Bretagne (ENSAB) puis est sorti diplômé de l'école d'Architecture de Nantes (ENSAN). Il a travaillé pendant quelques années dans plusieurs agences d'architecture nantaises (Tetrarc, Mabire-Reich et Titan) avant de monter sa propre structure en 2020 aux côtés de Timothée Naux (Holon). L'espace, au sens large, le fascine pour ce qu'il révèle de la vie des humains, de leurs organisations, leurs histoires, leurs émotions et leurs rapports au monde. Ecrire était un manque dans son travail quotidien d'architecte. Le concours Jacques Le Même, était une première occasion de s'essayer.»



Cloture © Marc-Antoine Bouyer

Ce jour là, au pied de la main-colombe, il n'y avait personne. L'emblème, dressé verticalement, semblait nous faire signe de nous arrêter. Comme s'il signalait la fin d'un système. Au delà, la ville cessait d'étaler sa grille orthogonale. Ici, l'oeuvre du Corbusier s'arrêtait net.

Cette main ouverte, aux doigts artificiellement écartés pour mimer l'oiseau de paix, semblait avoir été reléguée aux marges de la ville. Depuis la grande esplanade en béton, elle se détachait de la cime des arbres, et au loin de celle des montagnes. Pas l'ombre d'un bâtiment ne dépassait de cet horizon. Pas d'âme non plus pour admirer ce qui était devenu le symbole de Chandigarh.

L'Inde surpeuplée, nous avait familiarisés avec la densité. Celle des villes, des véhicules et des humains. Chandigarh, à l'inverse, respirait. Sur les traces du Corbusier, nous contemplions l'oeuvre du maître.

Guidée par le vent, la main ouverte montrait du pouce la haute cour, palais de justice monumental, remarquable par la trichromie de ses trois gigantesques pylones. De l'autre côté du vaste territoire de béton, l'assemblée du Pendjab et ses excroissances zénithales. Juste derrière, le long bâtiment du secrétariat et sa façade à l'austère complexité. Entre les deux, incliné à 45° par rapport à la composition urbaine, la tour des ombres : une ode savante aux brise-soleil. Cet ensemble avait été baptisé d'un curieux nom d'emprunt romain : le Capitole.

Ainsi pouvait-on rendre compte succinctement du panorama du secteur 1, tête administrative urbaine de Chandigarh, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO mais presque vide de touriste ce jour-là. Peut-être le mauvais jour, la mauvaise heure, les contrôles de sécurité à l'entrée sur fond de tension indo-pakistanaise ? Fallait-il y voir au contraire un désamour pour l'oeuvre du Corbusier ou pour l'esthétique nue du béton ?

Érigée sous l'impulsion de Nehru, Chandigarh est le fruit de l'histoire tumultueuse de la partition des Indes. L'ancienne colonie britannique est un territoire avec une grande diversité de cultures et de religions. Au moment de son indépendance, elle est scindée entre le Pakistan, à majorité musulmane, et l'Inde, à dominante Hindou. Le Pendjab, région riche, arrosé des rivières qui descendent de l'Himalaya, est alors coupé en deux. Lahore, capitale historique devient pakistanaise, la partie indienne doit s'en choisir une. Ce sera une ville nouvelle.

Un duo d'architectes américains est d'abord retenu pour établir les premiers plans. L'un d'eux décède dans un tragique accident d'avion, son associé renonce à poursuivre cette aventure seul. Le Corbusier est alors sollicité.

Il reprendra ce travail amorcé pour en faire son chef d'oeuvre.

Chandigarh est une savante composition rationnelle marquée par les grands principes qui ont fait la renommée de l'architecte qui fait de cette ville nouvelle son laboratoire urbain. Sa composition est quadrillée en secteurs. Chacun d'eux est organisé de façon à ce que tous les équipements de proximité soient à portée de marche. La fameuse hiérarchie à 7 voies irrigue la ville de ses larges artères, schéma efficace qui rend la circulation extrêmement fluide.

A l'échelle humaine les espaces sont généreux et arborés. Exception faite des bâtiments du capitole, aucun édifice ne dépasse originellement de la cime des arbres. Une ville verte et spacieuse donc, contrastant singulièrement avec les autres mégalopoles indiennes jusqu'alors visitées.

Chandigarh marquait la fin de notre périple. Quelques jours à Delhi nous séparaient de notre vol retour. Faire l'impasse sur cette étape aurait relevé du gâchis pour un architecte. Une forme d'obligation professionnelle imposait le devoir de rendre compte de l'oeuvre de « Corbu » sur le sous-continent à mes amis confrères restés sur le vieux. Cette entorse fut agréablement négociée dans la comptabilité temporelle de notre voyage de noce. Ma désormais femme, n'avait pas d'appétence particulière pour l'architecture si ce n'est par l'entremise passionnée de son désormais mari.

Ce qui pousse un jeune couple à choisir l'Inde comme destination de miel n'est évidemment pas d'ordre architectural. Ce pays avait, par le prisme de la culture occidentale, une saveur particulière : les maharajas ou Bollywood pour les images d'Épinal ; l'imaginaire de la vague new-age des années 70 surtout ; celle d'un pays complexe empreint d'une spiritualité profonde, parfumé d'épices et bercé de douces lumières chaudes. Ce portrait naïf et fantasmé avait conduit nos deux cerveaux réunis à choisir ce pays par des chemins cognitifs qui nous échappent. Sac sur le dos, nous allions faire l'expérience de «l'incredible India», slogan martelé sur les panneaux publicitaires aéroportuaires pour touristes occidentaux en mal d'aventure intérieure.

Notre voyage allait nous apprendre qu'il n'y avait rien de mensonger dans cette accroche marketing. Aucun autre voyage ne nous a marqué autant que l'Inde. Elle vous heurte autant qu'elle vous émerveille. Elle vous saisi par ses contrastes, sa beauté, sa profondeur, sa démesure, ses inégalités, son énergie, sa densité...

Nous n'avons pu qu'effleurer de notre perception biaisée de touristes son âme complexe. Elle a bousculé nos repères occidentaux pendant les deux mois où nous l'avons traversée. Sans l'intensité des semaines qui avaient précédé notre arrivée à Chandigarh, ce regard n'aurait pas été le même. Le voyage allait se terminer et la ville du Corbusier ne ressemblait pas à l'Inde que nous avions parcourue jusqu'à maintenant.

Le regard de l'architecte vous dirait qu'il est ici question d'espace.

La notion d'espace vital est, en Inde, singulièrement différente de l'équivalent européen. Les corps humains s'approchent et se touchent. Il n'est pas rare que l'on vous prenne la main lorsqu'on vous parle, que l'on s'agglutine au moindre événement un peu inhabituel, que l'on vienne parler aux touristes sans distance, que l'on vous serre d'un peu trop près dans les transports en commun.

Aux touristes inhabitués, cette promiscuité s'avère vite envahissante. Exacerbé par la densité ou le bruit, elle procure un sentiment proche de la claustrophobie ; l'envie de respirer, de prendre l'air, d'être en silence. Il n'existe pas de bulle symbolique à l'intérieur de laquelle il serait inconvenant de pénétrer. Les indiens se servent de la proximité des corps pour communiquer. Quand nous préférons les beaux mots des films européens, Bollywood a consacré la danse comme façon d'exprimer ce que les paroles ne peuvent pas dire. Ce que l'on prendrait, à tort, pour de l'impolitesse caractérise un trait social indien.

A Chandigarh, cette particularité est comme inexistante.

La générosité des espaces du Corbusier est-elle à l'origine d'une singularité des rapports sociaux ?

Est-ce au contraire un biais purement statistique, à densité moindre, les corps ayant une plus faible probabilité d'entrer en contact ?

Ou l'hypothèse de la voiture ?

Le nombre de véhicule par habitant étant le plus important du pays, la fluidité du transport individuel se serait-elle faite au détriment des rapports humains ?



Main colombe © Marc-Antoine Bouyer

Pour cette raison, la ville nous parut spontanément agréable. Sûrement, parce que l'on s'y sentait moins oppressés par la densité. Les larges espaces publics offraient suffisamment d'espaces pour ne pas se marcher sur les pieds. Loin des grandes artères, le calme était omniprésent. L'absence d'embouteillage et du bruit permanent des klaxons participait de cette impression. Nous avions arpenté les longues distances profitant des multiples espaces verts émaillant la ville, jusqu'à cette visite du Capitole.

La main-colombe, de son pouce, désignait toujours le bâtiment de la haute cour, le dernier édifice du complexe qu'il nous restait à visiter. Nous traversâmes la dalle de béton dans sa direction, quelques policiers surveillaient le vide de ce vaste territoire gris.

Les lignes claires de la façade du palais étaient surplombées d'une toiture ouverte aux voûtes abaissées. Une rampe montait aux étages en pente douce. Le grand porche trichromique impressionnait par son contraste entre monumentalité et couleurs primaires.

Surveillé, on ne pouvait y entrer. Une fois traversé dans sa largeur, l'édifice débouchait sur l'envers du décor. Un grand parking anarchique parsemé de quelques arbres s'étalait de ce côté-ci. Une vaste zone qui tranchait avec la rigueur et le vide qui présidait sur l'esplanade.

La visite semblait s'achever ici. Brutalement.

Sans y prendre garde, nous avions franchi la barrière de sécurité qui allait nous empêcher de rebrousser chemin.

Entre les voitures, à l'ombre d'un arbre nous ressortions notre guide de voyage. Depuis notre arrivée, nous arpentions Chandigarh sur les pas de «Corbu». Nous avions fait l'impasse sur les rares autres centres d'intérêt de la ville. Le bouquin touristique évoquait un parc non loin du capitole.

Achever cette journée au frais se présentait comme une perspective désirable sous cette chaleur écrasante.

Des parcs, nous en avions déjà visité de nombreux à Chandigarh. Partout de grands espaces, esplanades et jardins émaillaient le territoire urbain de leurs étendues généreuses. La ville offrait la possibilité d'être traversée de jardins en jardins. Une grande continuité verte se frayait un chemin à cloche pied entre les différents secteurs du plan orthogonal. Ce parc, nous le pensions, devait faire partie des ambitions d'abondance végétale du Corbusier.

Quelques mètres plus tard, nous longions une épaisse paroi de béton oscillante. Le coffrage semblait avoir été réalisé avec des barils juxtaposés.

On en devinait les nervures.

La présence même de cette clôture, au delà de son aspect, avait de quoi étonner. Le Chandigarh du Corbusier abondait d'espaces ouverts. Les marques physiques de propriété foncière lui étaient globalement étrangères - à l'exception notable des résidences des hauts fonctionnaires à proximité du Capitole. Il fallait que ce qui était abrité fut précieux pour qu'on le préserva ainsi. Nous marchâmes plusieurs mètres avant d'apercevoir une brèche dans cette forteresse. Une porte dérobée, massive et discrète, pourvue du même motif que la clôture, laissait un maigre passage dans la paroi. S'il n'y avait pas eu un attroupement de quelques personnes juste devant, nous aurions pu ne pas oser entrer, tant elle se signalait timidement. Nous arrivions du mauvais côté. Un peu plus loin près de la route, un rocher et une inscription annonçait pourtant :

« Rock Garden - a fantasy created by Nek Chand dedicated to the spirit of creativity by the people of india.»

Pendant les quelques minutes de marche qui nous avaient conduits jusqu'à cette porte, le livre de voyage nous avait renseigné davantage sur ce qui ce cachait au delà de ces murs. L'histoire semblait amusante : un artiste autodidacte avait réalisé ce parc en utilisant des déchets de la construction de Chandigarh pour en réaliser une oeuvre singulière et atypique.

Le dispositif invitait à la curiosité.

Nous allions nous laisser happer.

Passé la porte, un autre monde allait s'ouvrir à nous.

Le récit de la création de ce parc semble si extraordinaire qu'on en vient à douter qu'elle n'ait pas été quelque peu romancée pour faire de Nek Chand un héros national. Derrière le portrait emphatique du créateur du Rock Garden, c'est toute l'histoire du personnage qui est



Rocaille © Marc-Antoine Bouyer

fascinante, se mêlant avec celle de la création de Chandigarh.

La partition de l'Inde fut pour Nek Chand une souffrance. Son petit village natal se trouve côté pakistanais de la nouvelle frontière. Hindou, il est contraint, lui et sa famille, de fuir.

Il n'est pas le seul, environ 10 millions de personnes subiront ce déracinement forcé. Entre 200 milliers et 1 million, les estimations sont cyniquement floues, mourront pendant les massacres qui accompagnèrent ce mouvement massif de populations musulman et hindou.

On imagine le contexte psychologique dans lequel devait être plongé Nek Chand lorsque qu'après ses errements, il s'installa à Chandigarh pour participer à la création de cette ville nouvelle. Inspecteur des routes, il contribua à la réalisation du maillage orthogonale souhaitée par le Corbusier. C'est en parallèle de cette vie à angle droit, qu'il s'appropria un délaissé urbain à proximité du futur Capitole. En toute discrétion, sans que personne ne sache quoi que se soit de son projet, il débuta la construction du Rock Garden. Aidée de sa seule bicyclette, il collecta sa matière première sur les déchets de construction de Chandigarh. Béton, faïence, gravas, petit à petit, il amassa une quantité impressionnante de matériaux pour réaliser son oeuvre tout en assumant en même temps les contraintes de son travail.

Il faudra une quinzaine d'année avant que son oeuvre ne soit découverte. Les autorités d'abord embarrassées, suivirent l'enthousiasme général de la population, admirative de l'accomplissement de l'artiste. Il sera alors soutenu et déchargé de ses fonctions pour se consacrer le restant de sa vie à poursuivre la création de son jardin extraordinaire.

Le Rock Garden se lit comme une architecture.

Il ne peut pas s'apprécier d'un seul tenant.

Il se déploie suivant un parcours unique, continu et sinueux.

Bout à bout, plusieurs salles à ciel ouvert se succèdent.

La végétation est présente mais s'oublie rapidement.

Elle s'invite dans les anfractuosités des bossages.

La masse domine, l'horizon est absent.

Les décors s'ouvrent en entonnoir vers le ciel.

Les passages sont étonnants.

Une porte trop basse, une gorge qui serpente.

Chaque mètre vous invite à la curiosité.

Un «scroll» spatial addictif qui pousse à avancer sans cesse.

Les premiers espaces traversés ressemblent à une collection d'art brut.

Des figures sculptées sont répétées sur les pentes douces qui longent le chemin de visite.

Des personnages fantasmagoriques ou symboliques côtoient des animaux ou des représentations humaines.

Un peu plus loin, une reconstitution miniature du village natal de Nek Chand.

Quelques maisons à flanc de colline dans un décor rocailleux parsemé d'un assemblage hétéroclite de morceaux de faïence et d'autres déchets.

A mesure que l'on pénètre dans cet univers, le jardin gagne en gigantisme et en complexité. Les parcours s'entremêlent, se superposent. Les parois s'élèvent plus haut encore.

Puis, au détour d'un chemin, l'on débouche sur une grande vallée miniature. L'eau y jaillit de toutes parts sous forme de cascades et de fontaines. Enclavé, l'endroit est dense, impressionnant. Des reconstitutions architecturales indiennes surplombent la chute débouchant sur un bosquet fac-similé. On s'y prend en photo. On admire le travail remarquable de son créateur.

Fasciné, je n'ai été pris d'aucune compulsion photographique.

Ces quelques images sont les seules.

Qu'importe, ce jardin ne se perçoit pas de l'autre côté de l'objectif.

Sa complexité spatiale ne se saisi qu'avec la pleine présence de tous ses sens.

J'étais encore hébété de penser que cet univers fascinant avait pu prendre corps en toute discrétion à quelques encablures des plus emblématiques bâtiments du Corbusier. Le Rock Garden était l'anti-thèse de Chandigarh. Un îlot de résistance défiant l'organisation rectiligne de la ville.



Balançoire © Marc-Antoine Bouyer

Nek Chand avait voulu recréer ce qui lui manquait de son Inde. Un monde peuplé d'esprits, une ode à la créativité, sans retenue, ni jugement. Beaucoup de choses y étaient maladroites, kitsches parfois, par le prisme de mon regard calibré d'architecte occidental. Rien ne semblait réfléchi ou calculé. Il était impossible de déceler une quelconque logique dans cette grande aventure édifiante

Il en ressortait pourtant une énergie débordante, saisissante et terriblement vivante ; de l'ordre de la spontanéité enfantine. On aurait voulu s'y perdre à jamais dans une partie de cache-cache géante. Y découvrir des recoins cachés et explorer la moindre parcelle de cet univers génial.

Cet îlot de désordre dans cette étalage d'ordre nous a paru comme un pied de nez à «Corbu». Inspecteur des routes de Chandigarh pendant quarante ans, Nek Chand avait-il si peu foi en la ville qu'il contribuait à bâtir pour qu'il sente l'impérieuse nécessité de construire sa propre cité idéale ?

Cet incroyable dédale souple s'achevait sur une grande place.

Un vaste oasis de liberté, ludique et généreux, qui tranchait avec les méandres du parc. Tout à Rock-Garden était miniature, sauf ici.

Il y avait de grands espaces et de grandes balançoires.

Elles s'élançaient au dessus du vide.

Le grand portique courbe s'animait à chaques allers et venues des touristes amusés.

La lumière était belle.

Nous avons fait de la balançoire.

La sensation était étonnante, nous l'avions oublié.

C'était une question d'échelle.

Elles étaient à la taille d'un adulte.

J'y suis allé de toutes mes forces.

Lancé au dessus des marches qui y menaient, une petite poussée d'adrénaline m'a saisi.

Des impressions que je n'aurais pas imaginées retrouver revenaient dans ma mémoire corporelle. La liberté m'a étreint subitement alors que j'étais au plus haut.

Nek Chand nous avait perdus dans son monde pour mieux nous ouvrir les yeux sur celui-ci. Il avait exprimé spatialement ce que certains viennent peut-être trouver en Inde.

Beaucoup viennent s'y chercher.

Peut-être fallait-il sciemment s'y perdre?

Se projeter éperdument vers cette liberté offerte et attendre qu'elle vous surprenne au passage.

Le soir tombait.

Le parc fermait.

Nous avions faim.

Nous sommes retournés sur la place principale du secteur 17.

Le restaurant avait de larges baies vitrées qui donnaient sur l'extérieur.

La grande esplanade piétonne était presque vide à cette heure.

Ni triporteur, ni klaxon, ni marchant de rue.

Les façades se répétaient à l'infini.

Il m'a subitement semblé qu'il manquait quelque chose de l'Inde

Le Corbusier avait créé Chandigarh en technicien.

Il avait remédié avec pragmatisme aux problématiques structurantes de l'Inde. Tout y était pensé intelligemment.

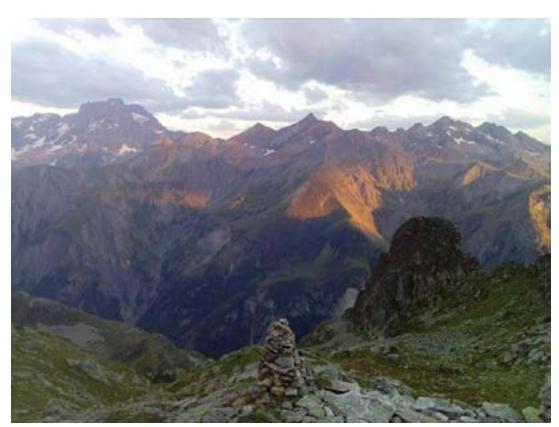
Avait-il, pour autant saisi son âme?

Discrète, imprévisible, surprenante, elle jaillissait pourtant secrètement à l'ombre de son chef d'oeuvre.

## Un refuge hors du monde

# Texte remarqué Marie Bronner

Je m'appelle Marie Bronner, et si je suis née à Paris (en novembre 1999), i'ai vécu toute ma vie en Seine Saint Denis, ce qui m'a nourri de cultures et d'expériences multiples. Depuis que je suis petite, je suis fascinée par cette capacité qu'ont les mots de m'emmener ailleurs, dans des mondes si éloignés du mien, et c'est pour cette raison que j'ai commencé à écrire alors que j'avais à peine 7 ans. Depuis qu'on me pose la question du métier que je veux faire plus tard, que j'ai 8, 13 ou 21 ans, je réponds toujours la même chose : je veux écrire. Le court roman que j'ai écrit puis imprimé en une dizaine d'exemplaires pour mes proches alors que je venais d'avoir 15 ans m'a confirmé que c'était ce que je voulais faire. Mes études supérieures au CPES (Cycle Pluridisciplinaire d'études supérieures) au lycée Henri IV, mêlant de nombreuses disciplines dont la sociologie et la philosophie, m'ont également beaucoup nourri intellectuellement, et m'ont appris ce qu'était que la recherche, ce qui m'est très utile dans mon écriture aujourd'hui. Enfin, si mes sujets de prédilection restent les sujets de société (notamment l'autisme), je puise aussi mon inspiration dans la nature, et notamment les montagnes, dans lesquelles j'ai marché des heures durant mon enfance, et que je continue d'arpenter aujourd'hui



Photographies représentant Chalance © Marie Bronner

Latitude 44.841367. Longitude 6.236673. Quand on tape ces coordonnées GPS dans google maps, ne sont affichés que blocs de pierres, sillons gris marqués par les chutes des roches qui débaroulent de temps en temps. Sur quelques points on aperçoit du vert, probables plaques d'herbes folles, subsistant au soleil du sud de la France, au vent qui souffle et qui crée ces couloirs d'avalanches, et au froid qui saisit parfois ce lieu, forçant les visiteurs à rebrousser chemin.

Seul l'œil connaisseur sait qu'il y a là quelque chose. Une tache marron dans cette grisaille infinie. Le toit est fait de tôles, d'un gris métallique comme on en voit partout. Elles ont été assemblées à la main, des heures durant. J'essaye d'imaginer l'effort que cela a demandé. Ils devaient être plusieurs. Des jeunes garçons, à travailler sous le soleil brûlant, cramant même. De ces rayons de soleil qu'on supporte, parce que le vent nous caresse la peau dans le même temps, et qu'on ne ressent pas la chaleur, mais qui font rougir notre chair, chauffer notre épiderme au plus profond, et qui tannent le teint encore et encore. Une tôle, l'une après l'autre. Un garçon qui est sur la charpente de bois, qui place la tôle, en commençant par le bas de la toiture, et la maintient de ses deux bras, pendant qu'un autre accroche la tôle avec une vis. Un troisième, debout, sur la terre ferme, qui fait passer les tôles. Ce sont toujours les mêmes mouvements, pendant plusieurs heures. Pour chaque tôle, ils la font recouvrir la précédente

d'une vingtaine de centimètres, s'assurant ainsi d'isoler du mieux possible le toit, permettant aux futurs occupants de ces lieux de dormir sur leurs deux oreilles. Ils ont commencé le travail juste avant midi, car ils savent que le temps est compté. Vers seize heures, ils doivent avoir terminé. Car après cette heure, le soleil ne fera que décliner, finissant sa course dans le ciel, avant de disparaître à l'horizon. Mais là où ils sont, à cette hauteur, le soleil disparaît bien avant, et si le noir ne les saisit pas instantanément, le froid le fait à sa place. Alors les trois garçons se sont dépêchés, quand ils ont passé les deux heures de l'après-midi, hâtant leurs gestes, mais sans amoindrir leur précision, pour avoir une chance de rentrer sur un sentier encore éclairé.

Mais revenons quelques temps en arrière. Quand il n'y avait rien. Quand cet espace, petit, mais en replat, était encore propriété des chamois, marmottes et autres créatures capables de se déplacer à toute vitesse dans une pente plus que raide. Sol à peine foulé par des pieds humains. Les seuls qui s'y aventuraient le faisaient pour une bonne raison : ils étaient sur la route d'autre chose, en chemin pour le refuge de l'Olan, ou en provenance du refuge Xavier Blanc, plus bas sur la montagne. Terrain hostile pour y construire quoi que ce soit. Pierres et rochers de tous les côtés, rendant complexe la pose d'une base solide. Sur la route des avalanches, qui emportent tout sur leur passage. Mais surtout, inaccessibilité du lieu. Quel serait l'intérêt de construire quoi que ce soit, ici ? Altitude 2550 mètres. Ville la plus proche – au sens d'au moins 10 000 habitants : Briançon. A vol d'oiseau : 37 kilomètres.

En voiture : deux heures et demie de route, et encore. Rien d'intéressant, pour beaucoup. Mais pour les montagnards, parfait endroit pour créer un refuge de fortune, pour les plus courageux d'entre eux qui iraient plus haut encore, et qui voudraient se reposer. Aout 1898. La construction d'un premier refuge se fait. Le Xavier Blanc. Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? S'en suivent le refuge de l'Olan, le refuge de Vallon Pierre, le refuge de Chabornéou, le refuge du Pigeonnier, le refuge des Souffles. Et enfin, celui qui nous intéresse : le refuge de Chalance.

Le pire fut de construire la charpente. Bois en masse, pour construire la structure entière du refuge, y compris le sol et la terrasse. Monté à dos d'hommes. A cette hauteur les arbres ne poussent plus, ou alors ils se font rare, et il faut monter du bourg le plus proche – qui compte le plus souvent une dizaine d'habitants – des kilos et des kilos de bois. Ils sont nombreux, à monter les uns derrière les autres, un poids important de planches de bois sur eux. En temps normal, aujourd'hui, pour un bon marcheur sans fardeau, il faut trois bonnes heures de marche pour parvenir jusqu'à ce chalet rustique. A cette période, les sentiers ne sont pas aussi protégés qu'aujourd'hui, ni même tracés, et il faut batailler avec les broussailles. L'équipement n'est pas le même, et les pieds sont vite couverts d'ampoules de toutes les tailles et de toutes les formes. Il leur faut de nombreuses heures pour monter le bois. Les ânes pourraient monter jusqu'à la moitié du trajet, jusqu'à cette cabane de berger, qui alors n'était pas encore à l'abandon. Mais pour la suite du sentier, impossible, car certains passages relèvent presque de l'escalade, sorte de funambulisme sur roche, avec le vide presque sous leurs pieds. Alors ils montent à la sueur de leur front, douleurs dans le dos à cause de cette charge bien trop lourde, orteils qui cognent contre le bout des chaussures, parfois déjà élimées, cœur battant à tout rompre quand l'effort s'accentue.

Quand ils arrivent enfin, le calvaire n'est pas terminé. Il faut commencer à bâtir, à construire, à élever quelque chose. Un semblant d'habitat. Puis là encore, rentrer avant que la nuit ne tombe, que la froideur des sommets ne les atteigne. Et le lendemain, recommencer avec le reste de bois, et s'attaquer enfin réellement à la charpente. La chance qu'ils ont c'est que la cabane isolée ne sera pas très grande. Juste de quoi tenir à plusieurs, plusieurs marcheurs en quête de sensations, de paysages ou de grand air. Aujourd'hui on y tient à onze. Onze personnes, qui peuvent y dormir, à l'étroit certes, et sur de fins matelas posés à même le bois, mais onze tout de même, dans ce lieu si particulier.

Le plus impressionnant, c'est la capacité de ce bâtiment à se fondre dans le décor. On ne l'aperçoit que quand on se trouve face à lui. Il ne s'agit pas d'invisibilité, de transparence, ou de couleurs particulières. Rien de tel, seulement un sentier sinueux et des blocs de pierre de plusieurs mètres qui cachent ce lieu. Laissez vous guider, pour parvenir à le voir, pour arriver jusqu'à lui. Le départ se fait à flanc de montagne, en partant de cette unique route qui conduit au fond de la vallée, où les voitures doivent se serrer quand elles se croisent, pour espérer passer sans encombre, et sans débarouler dans le ravin en dessous. Le point de départ, dans ce bourg nommé Rif du Sap, se fait à 1150 mètres au-dessus de la mer. Le sentier, pendant une première petite heure, fait des zig-zags au cœur des pierriers, sans un coin d'ombre pour échapper au soleil. Et le paysage n'est même pas encore vraiment là pour pouvoir lever la tête, alors on regarde ses pieds, qui marchent et marchent encore sur ce sentier sec et gris. Un novice non accompagné se dira probablement que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Il pensera que la totalité du chemin sera comme ça, il désespérera d'accéder aux vues panoramiques, il ne songera même plus au refuge, qui l'attend sagement 1400 mètres plus haut. Seule la morosité et l'inutilité du paysage lui sautera aux yeux. Comment y croire, continuer à espérer trouver ce bout d'humanité dans cette nature sauvage, quand même le sommet de la montagne n'est pas visible ? Mais si vous voulez découvrir ce bijou de bois, il faut dépasser ce moment, ce message envoyé par le cerveau concernant la non nécessité de continuer à avancer, ce message envoyé par vos cuisses qui chauffent au vu de l'effort que vous réalisez déjà. Le jeu en vaut la chandelle.

Après une bonne quarantaine de minutes, vous traversez une forêt, endroit enfin à l'ombre, où votre respiration se fait plus facile, où vous regagnez de l'entrain, où le but de ce périple reprend un peu de sens. Une fois que vous sortez de la forêt, que vous gravissez quelques plaques rocheuses, vous savez que vous pouvez faire une pause. Que vous avez fait le plus dur. Vous arrivez sur ce replat si apaisant, où au loin se trouve la cabane du berger. Replat où broutent parfois les moutons, selon la période où vous vous y trouvez. Le soleil n'est plus aussi écrasant, vos muscles se relâchent, vous respirez mieux, votre cœur ralentit légèrement, et surtout vous n'êtes plus dans cet effort qui paraissait interminable. Votre cerveau sait que vous avez fait la moitié la plus dur, qu'il vous reste celle qui vous offre des paysages, et des vues impressionnantes. Celle qui vous donne la possibilité d'apercevoir bouquetins, chamois, parfois des marmottes, et des lièvres qui parcourent les sentiers à toute vitesse. Celle qui vous rapproche un peu plus encore de cette architecture rustique, architecture de bois et de tôles, posée sur les roches nombreuses qui parsèment les flancs des montagnes. Alors vous continuez, parce qu'il le faut, pour arriver avant la tombée de la nuit.

Pour sortir de cette plaine, rochers doivent être escaladés, presque à quatre pattes, tant la pente est raide. La vue commence à se dégager. Vous observez le lit de la rivière, en contrebas, qui coule au cœur de la vallée. Vous commencez à entrevoir le sommet de cette montagne, mais toujours pas de chalet à l'horizon. Toujours impossible de voir cette tache marron. S'en suit une bonne heure de marche sur de l'herbe humide, parcourue par de minuscules ruisseaux, parfois souterrains. Pas de chemin tracé, et la brume, qui peut surprendre les voyageurs à cet endroit précis, achève de faire perdre toute trace de sentier aux marcheurs. Il faut avancer presque à l'aveuglette, là où nous guident nos pas, en ayant toujours en vue une barre rocheuse au loin, qu'on finira par traverser. Foulée après foulée, on se rapproche de cette barre, et les ruisseaux grossissent, prennent de l'ampleur, devenant de vraies rivières, qu'il faut traverser d'un bond, ou en posant les pieds sur les quelques pierres émergées. Une centaine de mètres avant la barre rocheuse, un panneau, à peine lisible, qui indique un point d'eau. Dernière source d'eau avant d'arriver au refuge. Des bidons de cinq litres sont cachés sous une énorme roche, et il faut ainsi remplir ce dont on a besoin, pour pouvoir s'abreuver une fois au chalet. La route continue, et il faut être plus que prudent alors que le sentier passe au cœur de la barre rocheuse, garder coûte que coûte son équilibre, faire de petits pas, et ne jamais regarder en bas. Une fois la barre passée, on y est presque. Mais toujours rien en vue. Le refuge n'est que quelques mètres plus haut pourtant, et il reste à peine une vingtaine de minutes de marche, mais invisible. Sentier qui slalome entre les roches, qui se font de plus en plus grosses. Chalet qui n'apparaît toujours pas à dix mètres. L'envie d'abandonner se fait plus grande, car on espérait qu'il soit là, visible depuis plusieurs longues minutes, mais rien. Marcher, il le faut encore, dans un dernier effort.

Et soudain il apparaît, au détour d'une boucle. Majestueux, posé sur une corniche, la terrasse donnant sur le vide. La tache marron n'est plus une tache mais une structure de bois impressionnante. Non pas par sa taille, ou son assemblage, mais simplement par sa présence ici, dans ce coin reculé, où l'homme doit braver la pente, les conditions météorologiques, pour y parvenir. Instantanément, face à ce chalet, une pensée surgit pour ces hommes qui ont monté le bois. Quel courage, quelle force. Et quel bras de fer avec les éléments. Chalet de bois typique, toiture à deux pans, forme étrange qui n'est pas sans rappeler les objets non identifiés que certains pensent voir dans le ciel, avec pas moins de cinq côtés différents, dont seul celui qui fait lien avec la terrasse n'est pas oblique. Moyen de donner de la place supplémentaire aux visiteurs de ce lieu, considérés pour beaucoup comme des extraterrestres en venant ici.

Une seule et unique pièce, où on y fait tout. La cuisine est à droite quand on y entre : foyer qui marche au gaz, réserve de quelques boissons qu'il faut payer en laissant le compte exact en liquide dans une petite boite, quelques conserves d'urgence, pour les marcheurs qui se seraient perdus et tomberaient ici par hasard. Deux casseroles, presque marmites, et nombreux couverts pour pouvoir nourrir ceux qui viennent jusque-là. Au centre de l'espace, deux tables en bois, avec des bancs de part et d'autre. On y tient à onze mais pas plus, et il faut aimer la promiscuité. Quelques couchettes se trouvent à gauche de la pièce. Plus que des couchettes, il s'agit en réalité d'une grande planche de bois, sans délimitations, et où chacun trouve sa place comme il faut. A l'étage, sous les combles, au-dessus des tables à manger, d'autres couchettes encore, où là non plus, les délimitations d'espace ne sont qu'un mythe. Pour chaque personne, il y a un fin matelas, semblable à ceux qu'on utilise en camping, ainsi



Photographie de l'auteur © Marie Bronner

qu'une couverture. Il est recommandé d'apporter ses draps, ou plutôt son duvet, car on ne sait jamais dans quel état étaient ceux qui sont passés avant nous. Une seule et unique pièce donc, où tout se fait. On se croirait revenu des siècles en arrière, quand l'espace habitable se résumait à un lieu, et pas en un salon, une salle à manger, une cuisine, des chambres, une entrée, des salles de bain. Architecture de l'ancien temps, où les êtres humains n'avaient pas le choix que de se supporter, car les notions de propriété et d'intimité ne faisaient même pas partie de leur vocabulaire. Où les êtres humains se retrouvaient à devoir parler ensemble, car c'était la seule manière de faire passer le temps.

Entrer dans ce refuge, c'est accepter de faire un retour en arrière. Sans portable, car il est impossible de capter le moindre réseau. Sans livres car ils sont bien trop lourds à porter pendant toute la montée. Avec souvent juste un jeu de cartes pour seule occupation. Ou les mots. Raconter des histoires, se remémorer des souvenirs en commun, découvrir la vie des autres, de ceux avec qui on se retrouve dans ce refuge, sans les avoir jamais vu auparavant. La structure de ce chalet n'est pas tant celle du bois que celle des rencontres que le chalet permet. Personnes que parfois tout oppose, des convictions politiques, aux manières de vivre, mais qui sont liées par une unique chose, bien plus forte que tout le reste en ce temps : l'amour de

la montagne. L'amour de ces foulées qui s'enchaînent, dans un effort considérable, mais qui rend si fier une fois accompli. L'amour de ces paysages plus que magiques qui s'étendent sous les yeux, et qui resteront inaccessibles pour la plupart des humains. L'amour de cette sensation de liberté, où l'on va où bon nous semble, où les codes de la société ne s'appliquent plus, car les interactions entre êtres humains sont bien trop rares. L'amour des sensations dans notre corps, les orteils qui nous font mal à force de marcher dans ces chaussures serrées, la tête qui nous tourne légèrement par manque d'oxygène, nos muscles des cuisses qui tirent à chaque pas de plus, la respiration qui devient saccadée.

Mais comment parler de cet endroit, de ce chalet, de n'importe quelle construction, sans parler de la vue ? Paysages qu'on ne peut séparer de l'architecture, architecture qui dévoile toujours de nouveaux horizons. Asseyez vous sur la terrasse de bois, alors que le soleil va bientôt se coucher. Laissez vos yeux admirer la beauté de ce qui s'offre à eux. Une vue vertigineuse sur la vallée, qui parait minuscule de là où vous êtes. Comme si vous aviez marché des jours durant pour être aussi haut, aussi loin, autant hors du monde. Les vautours et aigles qui planent grâce aux courants d'air chaud au loin devant vous. Les crêtes de roche, qu'on croirait découpées dans de la dentelle au vu de la manière dont elles sont ciselées, qui entourent le chalet de part et d'autre. En face, à la même hauteur, des flancs verts, où l'on peut apercevoir, si on plisse les yeux, quelques taches blanches, synonymes de moutons qui paissent. Au loin on aperçoit le Sirac, vue sur sa face nord, encore enneigée, neiges éternelles qui ne le seront bientôt plus, et que beaucoup rêvent de parcourir. En face également, un peu plus loin encore, on peut observer le pic du Loup, lui aussi rocheux, couvert de quelques plaques blanches, où le vert des prairies est inexistant. Si on penche un peu la tête vers le bas, on remarque les cascades qui parcourent les flancs de la montagne d'en face. Vallée des cascades, où celles-ci se multiplient, et ne cessent de couler. Pour l'instant.

Coin sauvage, où l'homme a tout de même tenté de poser sa marque, de prouver son droit, d'imposer sa présence. Il a construit ce chalet au prix d'une énergie monstrueuse, d'un temps infini. Son égo lui a imposé ce choix, car il fallait que même dans ce lieu où il n'y a rien à faire, il soit là, qu'il montre sa puissance, son savoir faire architectural. Magnifique lieu, où il fait bon vivre, mais un jour ou deux seulement, et où il faut du courage pour ne pas abandonner en chemin. Lieu merveilleux, car l'architecture dominante n'est pas celle de l'homme, plus celle de l'homme, mais celle de la nature toute puissante qui reprend ses droits.



Photographie de l'auteur © Marie Bronner

### Texte remarqué Arthur Ristor

Arthur Ristor est designer artiste. Après des études aux Arts décoratifs de Paris et un passage au Bachelor design industriel à l'ECAL, il intègre le Studio Eric Schmitt pour lequel il dessine et déve-loppe du mobilier. Après 3 années de collaboration, il se consacre pleinement à l'autoproduction de luminaire et autres mobiliers, en combinant des techniques diverses (vitrail, textile ). Ces pièces, bien réelles, sont à considérer comme des artéfacts d'un monde fictif. Parallèlement, il écrit des ré-flexions personnels mais aussi régulièrement pour une revue marseillaise. Dans sa pratique, l'écrit est à considérer comme un médium venant nourrir l'imaginaire de son univers artistique.



Photographie de l'auteur © Arthur Ristor

C'est la tête basse que j'entre dans la cabine, le réveil est dur. L'eau se déverse, à pression moyenne, tantôt froide tantôt brûlante. Rien ne me fait changer d'avis, ma tête reste basse. Morne. Pourtant tout les indicateurs sont au rouge. L'eau fume, mon corps boue.

Intérieurement, je bouillonne. Le miroir embué ne renvoie plus d'image, plus jamais il n'en renverra d'ailleurs, perdu à jamais dans les profondeurs de son reflet. La fumée s'échappe simplement par dessus le rideau de douche, cette feuille de polychlorure de vinyle bien trop longue auquel on n'a pas fait d'ourlet, jupon dans l'eau, croupissant, moisissant par les pieds. Par capillarité, la maladie s'installe. En plein brouillard matinal, les pensées veulent s'échapper. Par la fenêtre de la douche, par exemple. Celle-là, il faut l'ouvrir d'un coup sec, car l'eau a rendu trop humide ce bois qui en pince pour le verre. Assoiffé, il a laissé l'humidité s'installer dans ses pores, au point de gonfler jusqu'à ne plus pouvoir s'ouvrir.

D'un coup sec alors, l'extérieur vient à moi et fait grésiller mon corps par de la fraîcheur. Je lève d'abord les yeux, entrouvre la bouche puis enfin lève la tête toute entière pour embrasser tout l'espace, dehors. L'extérieur, dans mon état actuel, à savoir tout nu, je ne pourrais pas tellement m'y promener. A ce que je comprends dans ses premiers mots, le vent a fait une longue route pour venir jusque là. Il a une haleine d'iode, palabre des souvenirs de grands espaces marins, dont j'ignore l'existence. Où en étais-je moi ? Paris-centre.

J'espère ne pas avoir une haleine de centre urbain. Ce qui est sur, c'est que cet air m'emmène hors de ma douche, le vent soufflant sur ma peau mouillée, revitalisée. Il me rappelle les bords de mer à Marseille, le chapeau en osier sur le crâne, ma confiance totale, derrière mes parents en route pour Port-la-Nouvelle. Le sable et la fraîcheur de l'air d'une ville de bord de mer. La mer et son appel. Toute proche, à quelques encolures, d'abord à gauche, tout droit, derrière les immeubles aux pierres blanches, dans les ombres fraiches, le vent marin s'engouffrant, le sel dans les cheveux, la route de sable qui croustille sous les pieds. On s'approche. Brusquement, je referme la fenêtre. La promenade à la plage sera pour la prochaine fois. Cependant, le spectacle de mes pieds pataugeant dans de l'émail blanc est moins évocateur. Rouvrant la fenêtre, je vois que rien n'a changé. Je suis rassuré.

De ma position, dans la douche, je peux voir un bout du centre Pompidou.

C'est un musée, c'est un café, c'est aussi une grande librairie, c'est encore un jeu pour enfant, c'est une médiathèque, une ludothèque, c'est aussi une rangée de toilettes, très sophistiquée au passage. Oui, c'est à peu près tout ça.

Et je le vois dans le petit coin en haut à droite de la lucarne de la fenêtre.

Ce vaisseau, qui reste en arrière, qui attend patiemment le je-ne-sais-quoi, le signal d'espoir pour partir et voler là-haut à la découverte du mystère des épaisses couches qui nous empêche de voir une issue. L'heureuse issue, s'il peut y en avoir une. Je suis là, attaché aux barreaux de la douche, à observer, impuissant, le non-décollage. Tous les jours, la même déception. On remet ça à demain.

Quand va-t-on pouvoir s'échapper de ce tourment, pourquoi les immeubles ont l'air si lourds, pourtant baignés de soleil, pourtant si blancs, si légers à la lumière, pourquoi leurs fondations paraissent trop lourdes pour nous porter plus haut.

Le vaisseau Pompidou, amarré de tout ses échafaudages, n'en n'a pas fini d'être recouvert lui non-plus. De quel danger se recouvre-t-il, je me le demande. Lui aussi ne demande qu'à s'envoler. Ces décollages de fusées qui emportent et détruisent leurs structures métalliques, c'est à lui maintenant de prendre son envol.

Allez, détruis la structure grand vaisseau.

Ambassadeur de la culture terrienne, tu iras montrer de quoi nous avons été capables au cours des siècles.

Je lui fais les yeux doux, de loin, je l'implore de me prendre avec lui, alors que le pommeau me pleure dessus. Lui non plus ne veut pas être abandonné.. qui laveras-tu quand j'aurais disparu dans les airs? Tu seras pommeau, seul, n'ayant pas de main pour ouvrir la fenêtre et rêvasser.

Tu es prêt à me soudoyer par de doux jets d'eau chaude.

Mais non, il est trop tard.

Dans ma cabine, je suis prêt, je suis conditionné, stérilisé sous les gouttelettes et la brume. Que pourrait-il arriver ? Fenêtre ouverte, rien n'a changé. Les pigeons, toujours là pour me narguer. Eux, ils en ont vu du pays. Eux, il ne sont pas soumis à des restrictions, les lois physiques ne sont pas les mêmes et l'idée de diviser le ciel en couloir aérien n'a jamais été envisageable.

Cette fenêtre, il faudrait l'emmurer. Mes yeux, les bander. Je ne dois plus penser à ailleurs. Ailleurs, ce n'est pas une destination précise. C'est nébuleux, c'est loin ou c'est proche, c'est à porté de main. Fermée, cette vitre ne donne rien à voir, elle reçoit l'humidité et floute l'arrière plan.

Rien de plus.

Ce qui n'est pas à voir ne sera pas imaginer, ni même convoiter.

A peine entrouverte, il n'y a plus de recul possible, le vent s'est engouffré.

Ouverte, l'air entre, très confiant, et s'enroule autour de ma nudité. C'est une serviette invisible à l'esprit mal placé qui voudrait me faire passer derrière le mur. Pourquoi ? Lui demanderais-je sans pour autant ne pas coopérer, qu'y a-t-il de plus à voir de l'autre côté ? Qu'y fait-on de plus intéressant qu'une douche matinale? On y regarde l'ailleurs. L'ailleurs n'existe pas vraiment, il est le paysage global constitué de trois morceau de toit, d'un bout de centre Pompidou, d'une quantité généreuse de ciel, bleu le weekend, gris les jours de la semaine, de pigeons volant et de bruits d'avions. Quelque part venant du bas, des bruits d'agitations, des bruits de colères, de stress. Ce sont les seuls bruits que nous entendons. Ceux qui sont calmes, ceux-là, eux, sont inaudibles. Et chaque matin, depuis ma fenêtre, je le trouve encore là. Le centre Pompidou, las de lui-même, incapable de prédire quand il pourra se mouvoir. Lumières allumées, brouillard fumant, je le sais prêt à s'en aller, mais la feuille de route n'a jamais été communiqué. Chaque matin, se lever et le voir là, encore une fois, sans bouger.

C'est une fenêtre parmi tant d'autres qui reste ouverte sur la ville, sur la ville et ses autres fenêtres, tantôt allumées tantôt éteintes, avec signaux de vie, sans rien, abandonnées.

De l'autre côté, si je daigne sortir de la douche, traverser la chambre, passer l'autre pièce et me diriger sur la terrasse, je vois le centre. De trois quart, il m'offre son meilleur profil. Les photographies, il en a l'habitude après tout... Je ne sais pas s'il considère qu'il fait des selfies tout les jours, je ne sais pas s'il contracte la bouche en canard quand on le prend photo, mais il reste là, posément. Seulement, voilà tout, nous n'en restons pas là : il me régurgite ses touristes voyeurs en pâture, au bout du promontoire : La vue, la bouche d'aération pour visiteurs en indigestion de culture. Les voici à leur tour, voyeurs, comme depuis ma douche, eux n'étant pas nus, eux n'étant pas entourés de buée, ils sont là, et maintenant qu'ils sont haut, ils regardent en bas, dominants. Ils pourraient me voir moi sortant, poisson tout frais, sortant de la douche mais leurs yeux sont ailleurs... s'ils n'étaient pas aspirés par les monuments : L'hôtel de ville, le Panthéon, la tour Saint-Jacques, la Bourse de commerce et, bien sûr, car sinon cette vue n'aurait pas d'intérêt, un bout de tour Eiffel. à chacun ses bouts. Eux, leur bout de ferraille, moi, mon bout de Pompidou, tout nu. Alors qu'ils sont dans un monument, leur appétit appelle à regarder déjà leurs futurs proies. Ces colons des villes. Sautant de monument en monument, ratant l'indéfectible!

Ils ne me verront pas au sortir de la douche, tant pis pour eux, tant mieux pour moi.

Mais voilà, ogre de musée, je le vois bien que ça va, ça vient en toi, toujours plus de gens qui passent, et tu restes là, indifférent, tu es fumant tout les matins, tes néons sont puissants, les ouvriers te frappent très fort sur tes échafaudages, ton exo-squelette d'exo-squelette, comme si une seule carapace ne te suffisait pas, en voilà une autre.

De la coquetterie.

Ce n'est que de la coquetterie, c'est bien ça d'habiter en plein centre de Paris. La nudité ne te suffit pas, il faudrait te parer, te poudrer et porter des couleurs dans tout les sens. Tu aimes qu'on te regarde, qu'on te traverse, qu'on s'occupe de toi, qu'on te bichonne, tu aimes paraître l'unique au milieu de ces pierreries pas précieuses, au milieu de ces pierres en somme. Oui, tu es un véritable ovni. Alors tu n'as que faire de partir pour le moment, tant que tu sembles être l'unique. Mais que feras-tu quand d'autres petits Pompidou viendront naître à



Photographie de l'auteur © Arthur Ristor

tes pieds? Quand tu ne seras plus aussi insolite, normal parmi les autres. Quel intérêt? Oui, ce n'est pas demain la veille me diras-tu, mais quand même, il faut y penser, il faut penser à un plan de secours au cas où. Si tu ne me crois pas quand je te dis que tu pourrais t'envoler un jour, tant pis. Pour aller où? Oui, c'est bien la question, pour aller à Metz c'est trop tard en tout cas.

Mais oui, de toute façon, qu'irais-tu faire à Metz, écoute, je ne sais pas trop non plus. C'est vrai que ce n'est pas forcément l'idée. Je ne sais pas, un endroit où tu pourrais briller, encore plus fort qu'avant. Oui, briller dans une ville lumière, en effet c'est évident, mais bon quand tout brille, qu'est-ce qui ressort ? Ce qui ne brille plus, le mat, le passé, le silencieux.

Je ne sais pas où tu pourrais briller. Laisse-moi me remettre de l'eau plus froide pour me rafraichir les idées. Tu m'excuseras, c'est encore le matin, les pensées ne sont pas encore en place. Laisses-moi le temps d'observer les toits en zinc. Ne serais-tu pas jaloux ? Ils sont classés au patrimoine architecturale au passage, eux. Toi, tu ne le vois pas, mais le toit de ma voisine, il est bien fleuri, elle y accroche même des CDs sur des fils, il faut croire qu'elle imagine que les toits sont mélomanes ou autres, une sorte de musique pour pigeons. Oui toi tu n'as pas de CD sur la tête mais plutôt une sorte de café boite.. La modestie, ça ne te parle pas, hein ?

Si tu crois qu'il suffit simplement de se ramener déguisé en clown à un enterrement, c'est un peu facile. Excuse-moi grand centre, mais quand même, tu n'as que ça sous tes carapaces?

Jouer du tuba à tout va, par tout tes orifices que tu ne saurais couvrir, le coquin. Alors oui, quand j'entends parler d'enterrement, je ne veux pas dire que le parisianisme a ce quelque chose de gris et d'enterré, au doux gout du métropolitain. Non non, ce n'est pas aussi catégorique que ça.

D'ailleurs, regardes les terrasses, tu en as tout autour de toi. De vrais terrasses j'entend, avec chaises en rotin, tables de bistro avec publicité sur le plateau, sous-bock qui colle aux bonbons du demi dégoulinant à demi fini tellement que la petite soeur va surgir dans cinq minutes par un garçon de café à demi-souriant parce que c'est comme ça, c'est le standing du coin, personne n'est roi et certainement pas le client.

Alors oui, je te vois venir, demi-Napoléon, tu aimerais t'autoproclamer roi du quartier voir de l'arrondissement mais bon, calme-toi. D'ailleurs, si tu avais une couronne, et si elle devait être à ton image.. Loufoque.

Comme une couronne d'épines version tubes, un Christ joueur de tuba. Mais pourquoi pas, je serais heureux d'y voir ta couronne hurlante jouer tout les soirs. Enflamme donc ce quartier, petit centre.

Ou envole-toi.

C'est toi qui vois. Tu as une allure de vaisseau, ce n'est pas pour rien non? Tes tuyaux, ils vont bien nous mener quelque part ?

Si tu n'étais pas là dans le coin de ma vision, je pourrais franchement me croire en bord de mer. Tu ne le vois pas de là où t'es. Mais les immeubles sont presque encastrés les uns contre les autres, leurs façade sont droites, blanche comme la chaux, on s'y croirait. Les pigeons font des bruits de mouettes, ils sentent la vieille sardine sorti d'un chalutier RATP, mais qu'importe, j'y crois. Si tu sentais le vent te frotter le torse après un gros déluge, tu saurais de quoi je parle. Toi, le vent s'engouffre à travers toi.. tu es poreux sur les bords. Vois-tu, je suis imperméable.

J'aimerais te prendre par la main, te rendre à mon échelle et te montrer la petitesse des toits et des passages, et apprécier le calme de ce petit coin.

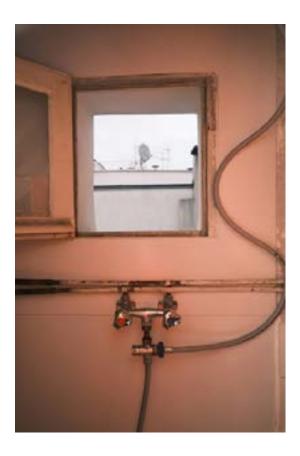
Toi, c'est vrai, tu es cerné, les Uber et les bus te frôlent d'un côté, les pigeons t'accostent de l'autre et les piétons t'encerclent pour te finir. L'étau se resserre, et tu le sais.

La verticalité, c'est le seul moyen.

Tu as la chance de pouvoir regarder au-dessus de toi, tu as la chance d'être le plus haut du quartier, alors pourquoi n'en profites-tu pas ? Regarde, je suis obligé d'ouvrir ma piètre fenêtre pour compléter mon espace et croire en l'avenir. Juste par une petite fenêtre, alors imagine pour toi. Tu sonnes comme un conquérant à côté. Je sais que ça te fait bouillir de l'intérieur, je te sens très engoncé dans ton costume de premier de la classe, avec tout ton savoir de première main qui traine dans ton cerveau. Chez moi, je n'ai que des reproductions de ce que tu as en grand dans ton for intérieur. Sois flatté.

Ah mais oui, si tu veux faire un échange, je ne serais pas contre. Seulement, permet-moi de te prévenir que l'humidité dans mon chez moi étant de 70%, sachant que c'est certainement pire autour de moi, la buée aidant, je ne suis pas sur que tes collections apprécient. Finalement, ce n'est peut-être pas une belle idée. Ou une idée intelligente. Ce n'est pas une idée donc, disons que c'est une pitrerie.

Mais quitte à se voir tout les matins, dans mon plus simple appareil, toi tout appareillé de trucs et de machins métalliques, car tu es coquet il me semble hein, quitte à se voir de la sorte, partageons des choses, échangeons si possible.



Photographie de l'auteur © Arthur Ristor

Mais si tu comptes voler vers ailleurs, n'oublies pas de me prévenir, j'y tiens.

Ce n'est pas que la vue des toits ne me va pas, bien au contraire, je m'y sens bien, c'est très reposant. Mais J'aimerais profiter du décollage pour mieux voir l'ensemble et peut-être apercevoir cette mer. Il me semble que tous les matins, je l'entends. Si seulement tu pouvais étouffer les voitures qui passent dans ton dos, les klaxons et les cons. Je ne demande que ça. Puis aussi, si les petits hommes qui te frappent continuellement sans raison, si eux aussi pouvaient éviter de commencer trop tôt... enfin, cela commence à ressembler à des réclamations de commères de quartier. Je ne tiens pas à ce que notre entrevue puisse ressembler à ça. D'ailleurs, je me demandais tout à l'heure, avant de t'entrevoir, s'il y avait quelque chose avant que tu ne sois là. Un trou, ou je ne sais pas, un marquage en forme de toi qui indiquerait que tu comptes bientôt atterrir parce que, je l'ignore mais, ça doit se préparer une arrivée comme la tienne, non? Un peu comme des extra-terrestres qui débarquent. On les voit d'abord depuis des satellites, puis après on les voit passer dans l'exosphère, la thermosphère, la mésosphère, la stratosphère. Enfin, une fois dans la troposphère, ils cliquent sur les images de vélos, puis les images de feux tricolores, pour confirmer leur compréhension du fonctionnement interne des humains avant de venir s'implanter. Je ne dis pas qu'il faut forcément parler le langage vernaculaire, hein. Je sais que ce n'est pas ton truc le vernaculaire. Ou peut-être, je ne sais pas, peut-être auras-tu l'audace de me dire que ça te parle. Bah voyons, ça te parle.

Après, ne te vexe pas. Ne vas pas t'imaginer quelque chose que je n'ai pas dis. Je ne suis pas pour l'uniformisation d'un quartier, bien au contraire. S'il fallait défendre le cosmopolitisme

urbain, je serais le premier à venir à tes côtés. Mais je n'ai pas confiance en toi.

Quand je te vois du coin de l'oeil, dans l'aisselle du cadre de la fenêtre, en retrait, derrière, comme quelqu'un qui n'en a strictement rien à foutre de la conversation, encore moins des personnes qui parlent, rempli d'orgueil mais qui, par souci de ne pas être au courant de ce qui se passe, prêt à en placer une bonne, tu gardes ton oreille tendue. Bien entendu, s'il fallait considérer que tu n'as qu'une oreille, et à y réfléchir encore une fois, je ne sais pas si tous tes orifices sont des oreilles dissimulées un peu partout.. C'est là toute ta fourberies.. sont-ce des yeux, sont-ce des oreilles ? Tu me sembles particulièrement indiscret. Mais passons. Tu gardes ton oreille indiscrète. Derrière. Mais tu n'as pas l'air impliqué, tu es là sans être là. Tu es ailleurs, comme si la foule de toits en zinc ne te convenait pas. Tu ne t'es jamais senti à l'aise avec eux, alors oui, c'est vrai, ils parlent leur langage de toits inclinés et de pigeonnerie mais même, est-ce une raison pour ne pas tenter de t'intégrer avec eux ?

Sache que je ne t'en voudrais jamais d'être en retrait. Je comprends.

Mais si jamais un jour tu venais à être au premier rang quand j'ouvrirais ma fenêtre, je serais content de t'y voir. Les autres diront de toi que tu es un peu fayot, certes, ils diront même que tu en as toujours fait un peu trop, que tu n'auras jamais tenté de te ranger mais je sais que ce n'est pas dans tes gènes, tu as été construit comme ça. Tes concepteurs t'ont laissé tout nu, les nerfs à l'air. Maintenant, ils essayent de te recouvrir, mais ne t'en fais pas, la nuit venue, je viendrais retirer la couverture qu'ils ont tenté de déposer à tes pieds. C'est toi qui décide, je ne te force à rien. Mais essaye de voir la mer avec moi, arrêtes de regarder au loin les autres édifices, ce n'est pas ça qui est important. Ne te compare pas à ton entourage.

La comparaison ne sert à rien, lève un peu les yeux. Il faut t'élever. Je sais que tu ne me comprends pas, tu ne comprendras peut-être jamais. J'irais donner un coup de pied dans un de tes multiples pieds, je ne sais pas si tu pourras sentir ça mais si ça peut contribuer à te réveiller.

Tu n'es pas obligé de me croire, mais je ne me laisserais pas intimider petit centre.

Trève de plaisanterie, la douche est finie.

On se verra à la prochaine trempette.

Les journées passent, et les conversations s'accumulent, dans ce qui semble être un monologue plutôt qu'une conversation d'ailleurs. Il reste là, indifférent.

Il aurait pu fuir depuis des lustres, mais tout les jours, il reste.

Ce soir, l'atmosphère est différente.

Harassé, je suis rentré sans te prêter un seul regard, pourtant, je te frôle.

Aveugle, comme beaucoup d'autres. On les voit, ceux qui ne sont plus étonnés de te voir, qui ne sont plus étonnés de rien d'ailleurs, ne s'enflammant plus pour quoi que ce soit, vivant la vie terne, morne et sans reflet, sans tubes multicolores autour des bras. Ils regardent leurs pieds, le bitume qui s'écrase de jours en jours, par leur faute, par leur routine. Mais à qui la faute? N'en voulons à personne mais saches qu'aussi tu n'existes plus à leurs yeux. Tu es là, un bâtiment parmi les bâtiments. Tu n'es plus une oeuvre, tu es une fonction. Tu es un musée, tu es un café, tu es aussi une grande librairie, ou encore tu es un jeu pour enfant ou une médiathèque, une ludothèque, mais aussi une rangée de toilettes, très sophistiquée d'ailleurs. Te l'ai-je déjà dit?

Pardonnes-moi mon amertume. Je ne sais pas d'où traine ce spleen de début de soirée. J'ai senti que l'air n'était plus le même. Des choses changent, malgré tout. Mais je ne t'ai plus vu. Si ton aspect extra-ordinaire devient banale, alors à quoi bon rester ? Peut-être feras-tu plus d'heureux ailleurs, là où tes tuyaux feront chanter tes voisins les plus mélomanes.



© Arthur Ristor

En bord de mer par exemple, les tubes le bec dans l'eau... ça ferait plein de bulles, comme lorsque l'on souffle sa paille dans le fond d'un lait grenadine. C'est idiot, n'est-ce pas ? Tu trouves ça triviale mais au fond, ne trouves-tu pas que c'est notre position ici qui est idiote ? Regarde au-dessus, dis-moi que tu vois des choses. Ce ciel étoilé. D'ailleurs, tu n'as aucune excuse, c'est plus facile de regarder au-dessus pour toi.

Pour moi, il faut que je monte une bonne centaine d'escaliers biscornus.

Fatigué. Petit centre, je suis fatigué. Je délaisse mes affaires sur le sol, l'air est opaque.

La douche. Le rideau en plastique gangréné. Ça ne m'a jamais autant écoeuré.

Ce soir, la nuit est clair. Par-delà les toits, je vois les étoiles qui applaudissent et qui sont confortablement installées face à moi, face à toi aussi. Ce soir, il se trame quelque chose.

Tu le sais, hein?

Tu bouillonnes, tout comme moi. Je la vois, la même buée qui émane de tes tuyaux.

C'est la même qui me transporte aujourd'hui. Tes tuyaux, ce sont des pommeaux de douche! Oui, les lumières, la rampe étoilée, c'est cette nuit petit centre.

Toi et moi, nous partons.

### Texte remarqué Amel Imalhayène

Amel Imalhayene vit et enseigne à Paris.»



Vue sur la baie d'Alger à partir de la terasse Nord-Est © Anonyme, tous droits réservés

« Y a-t-il dans la langue suffisamment de terre pour y trouver notre toit ? M. Darwich

J'ai retrouvé récemment, dans les archives familiales que mon père, atteint d'Alzheimer, a classées selon d'hermétiques principes, un carton d'invitation dont je reproduis ici le texte :

« Monsieur et Madame X vous prient d'honorer de votre présence la Soirée qu'ils donneront le Samedi 4 Juillet 1970, à partir de 21 heures.

Villa Kermoor, 9, Chemin Cheikh-Brahimi (ex-Beaurepaire) Alger ».

Kermoor à Cheikh Brahimi, c'était soudain les embruns armoricains qui ourlaient la darse d'Alger et qui bleuissaient le vert-brun des pins maritimes. Le chemin Cheikh Brahimi au creux duquel se lovait Kermoor embrasa aussitôt ma mémoire et ma rêverie.

Cinquante ans tout juste me séparaient de cette soirée : j'imaginais sans peine la vie mondaine de mes grands-parents que j'avais toujours connus habitant la villa. Mes étés d'enfance avaient trouvé refuge dans les grands salons de réception du rez-de-jardin qu'un mobilier berbère en ébène, imposant et lourd, plongeait dans une profonde sombreur. Des photos qui tapissaient les tables de nuit des chambres du rez-de-chaussée rappelaient qu'ils avaient été le théâtre des heureux mariages de mes tantes ainsi que des fiançailles de mes parents. Le tout

Alger des années 70 était alors figé, souriant, en tenue de soirée, une cigarette ou un verre à la main. Les silhouettes féminines étaient d'une élégance surannée, à l'image de ma grandmère. Elle portait le caftan de brocart, brodé de fils d'or et recevait ses invités avec un sourire entendu, drapée dans cette tunique safran.

Ces salons bruissaient d'un doux brouhaha dont n'émergeaient que des bribes d'arabe mêlé à des éclats de voix. Ils déroulaient, tels des élèves assidus, le vocabulaire du style néo-mauresque et alignaient, espiègles, des arcs qui jouaient à saute-mouton : toute une imagerie fantasmée des palais des Mille et une nuits. Deux fenêtres surmontées d'arcs outrepassés entouraient une grande porte centrale à l'arc brisé à la clé et aux retombées moulurées. Cette grandiloquence touchante annonçait avec émotion la vue généreuse qui s'offrait, impudique, quelques mètres plus loin. La rade d'Alger s'étalait avec nonchalance dans la chaleur de mes souvenirs enfantins. Et l'exercice de style ne s'arrêtait pas là : des céramiques rappelaient les grandes demeures mauresques du 18ème siècle qui avaient miraculeusement survécu sur les hauteurs de Mustapha aux occupations de l'armée juste après 1830. Les British hiverneurs, comme on les avait surnommés à l'époque, avaient ensuite jeté leur dévolu sur ce quartier recherché, situé sur les hauteurs d'Alger, caché dans de luxurieux vergers et jardins. Ils avaient alors acquis les demeures mauresques des siècles passés et les avaient réaménagées à leur convenance : les célèbres encorbellements qui servaient à soutenir, à l'aide d'élégants troncs de thuya, les kbous, source de lumière latérale dans la demeure mauresque, s'étaient transformés, par la grâce d'une réappropriation somme toute logique, en de véritables bow-windows qui permettaient à ces aristocrates épris de douceur méditerranéenne de n'être toutefois pas trop dépaysés dans une maison ottomane.

De la même façon, ils avaient su repérer les woust eddar (centre de la maison), ou encore les patios, les plus attrayants, aux magnifiques sols damés gratifiés d'une petite fontaine malicieuse autour de laquelle venaient se lover de profonds poufs et coussins brodés.

D'élégants carrés de céramiques bicolores, vert bouteille et blancs, coupés en leur diagonale, bordaient les terrasses et toits de ces demeures ainsi que celle de Kermoor. Ils répondaient au doux nom « d'aile d'hirondelles » et rappelaient la puissance de l'abstraction propre aux arts décoratifs mauresques. Ces céramiques formaient des frises géométriques où l'œil venait à se perdre dans des dispositions aussi savantes que simples. Surmontant la porte centrale, un arc en fer à cheval était dominé par ce petit auvent si caractéristique des maisons de la Casbah, formant un terrasson en cèdre revêtu de tuiles vertes. Pour filer la métaphore, de grandes céramiques, d'origine tunisienne, dévoilaient de traditionnelles compositions florales entremêlant les bleus, les jaunes et les verts, et encadraient la porte qui donnait sur le jardin.

La villa Kermoor copiait avec beaucoup d'application les éléments qu'on avait jugés mauresques au tournant du 19ème siècle tout en les trahissant profondément par leurs dispositions et leur reprise-même. Au plan centré sur le patio central, sorte de puits de lumière qui diffusait le jour dans les différentes pièces réparties autour des galeries de la villa mauresque, on avait préféré une demeure bourgeoise de deux niveaux, cernés de toute part de luminosité l'un qui donnait sur le grand jardin et ses cèdres et l'autre qui se jetait dans la baie d'Alger. La villa s'abandonnait à son environnement et ne pouvait que signifier l'envers de la maison traditionnelle qui ne se livrait que par le toit de ses terrasses où voguaient, libres et rieurs, de grands draps pareils aux voiles lointaines qui avaient fait la richesse des corsaires barbaresques.

Kermoor, dont la dernière syllabe charriait une mélancolie finistérienne, faisait soudain souffler sur la baie d'Alger un flux atlantique.

Non, jamais je n'avais entendu la villa être ainsi nommée dans mon enfance car je me serais souvenue à coup sûr de cette alliance et de cette douce sonorité celte attachée à la villa des étés de mon enfance. Les voilà tout à coup teintées d'une palette s'étirant du bleu de Prusse au gris perle, ces saisons de mes éblouissements enfantins, et dans le fond, je n'eusse pas été étonnée de cette subtile connivence entre la villa et la mort, entre le jardin andalou et la lande bretonne.

Peut-être avaient-ils déjà abandonné ce nom étrange, qui associait une villa néo-mauresque à un toponyme breton, « la maison de la mer », la villa de la mort. Et pourtant, il m'était très familier de considérer Alger comme la surimpression de deux toponymies qui jouaient à chat l'une l'autre, selon les époques que des mots, sorte de baguettes magiques des contes de fée, ressuscitaient, au cours des conversations. « Ex »: Mon père, mon grand-père et leurs cercles d'amis accolaient souvent ce son intrigant à des noms de rues, places, boulevard qui dessinaient une carte déchirante de la guerre : Boulevard ex-Laferrière, l'ex-square Bresson, rue ex-Michelet. Leurs silhouettes se détachaient, conversant dans de grands gestes habités, sur une toile de cinéma muet : la baie d'Alger, irréelle dans son immobilité de fin d'après-midi. C'était l'heure du thé sur la grande terrasse nord de la villa. Posée sur des céramiques terracotta, la petite meïda accueillait les beignets du soir et les verres de thé brûlant. Les indignations étaient maintes fois rejouées et les anecdotes se répétaient dans le soir qui se mourait. Comme un lointain écho aux maisons mauresques de la vieille ville, les merlons de la terrasse bordaient une sorte de petit jardinet dans lequel végétaient, poussifs, des plants de griffes de sorcière et de géraniums. Avant d'accueillir les hôtes, on avait pris soin d'arroser le sol et le rouge des céramiques n'en était que plus vif. Ces êtres, témoins d'une histoire si proche qui nous échappait déjà, plongeaient leur regard indigné et offusqué dans les frondaisons parsemées des cèdres de la clinique voisine. Ils relataient encore et toujours les « événements » qui avaient accouché d'un monde nouveau aux forceps, rougi au sang des martyrs de la révolution et des purges fratricides dont ils ne se relevaient pas.

En contre-bas, le port étalait ses bras squelettiques à la surface de l'eau et les paquebots, immobiles, rejouaient leur numéro final : l'arrivée majestueuse face à la ville blanche. Le célèbre triangle qui s'étirait avec suavité le long de la colline jusqu'à la mer et qui avait été tant de fois relevé sur les cartes européennes, s'était peu à peu avachi vers l'est, puis avait grotesquement bouffi au sud et à l'ouest. Plus rien ne laissait deviner la délicate géométrie qui avait présidé à la destinée de la ville avant 1830. La vieille Casbah, croulante, toisait avec mépris et douleur ces nouvelles excroissances et étouffait sous la poussière qui s'élevait des chantiers d'avides promoteurs.

Un peu plus haut, vers l'est, El-Aurassi se dressait, penaud, dans ses habits trop grands de révolutionnaire. Quelques années avant cette soirée, Luigi Moretti avait repris le projet sa-



Terrasson surplombant l'entrée de la façade ouest © Amel Imalhayene

crilège de l'Égyptien Mustapha Moussa venu régler ses comptes avec plus de cent trente ans d'architecture coloniale. L'Italien avait posé ce rectangle immaculé sur sa base, la colline des Tagarins, et l'hôtel tournait résolument le dos au spectre du Fort l'Empereur où avait été signée l'infamante reddition de 1830. Comme une balafre infligée à la ville européenne, El Aurassi barrait bêtement de sa longueur la baie et il résonnait, tel un coup de gong. Son onde ricochait solennellement sur les façades et réveillaient les autres utopies qu'Alger, source intarissable de désirs architecturaux, avait suscitées.

À l'est, l'idéal était à la ville verticale : les bâtiments de l'Aéro-Habitat tranchaient l'air salin de la baie. Du haut de leur vingtaine d'étages, les barres marron fourmillaient d'une vie étonnante que les élèves de Le Corbusier avaient tenté vainement de planifier. Un immense éclat de rire s'en échappait! Et ce rêve se pétrifiait face à la darse-Méduse en de pharaoniques chantiers, chimères de béton-armé que l'entreprise Perret-Frères-Algérie se chargea de couler. Le Palais du Gouvernement, grandiloquent dans sa raideur d'automate, semblait faire fi de la topographie du terrain, tout en sinuosités, seules capables de monter à l'assaut d'une telle côte. Ce théâtre trop grand au bord duquel résonnaient déjà les célèbres mots du Général avait été conçu comme l'écrin de son geste devenu légendaire.

Et pendant ce temps, Alger convulsait : un peuple entier, se pressait, impatient aux portes de l'indépendance. Étranges temporalités : vite, il fallait à tout prix loger ces hordes de lo-

queteux en haillons qui peuplaient les bidonvilles d'Alger la Blanche. Habitants troglodytes, chassés de leur terre, déplacés, renommés et entassés dans les faubourgs d'une ville-monstre qui tuait son âme dès qu'elle n'était plus européenne.

Où abriter cet espoir entêté de liberté et cette soif de nouveau monde ? La réponse butait encore au bord des lèvres des partisans les plus libéraux : Fernand Pouillon imagina alors ses cités qui se dressèrent, tels d'antiques Spartes nés des dents du dragon : cité de la Promesse Tenue, du Bonheur et des Deux Cents Colonnes. Rêves éveillés de pierres blondes suspendues dans l'air, agora qui évide les carrières et prend à partie l'injustice et la misère : la place des Deux Cents Colonnes, fichée dans le quartier du Climat de France, écrasait de son étrange beauté le ciel d'Alger et s'encastrait avec grâce dans les hauteurs environnantes. Quelques habitants, femmes se pressant, homme fumant en se protégeant du soleil, traversaient la place pour animer un tableau que De Chirico avait déjà imaginé. Immoler le monumental à une humanité en déshérence, esseulée ; la conduire, tel Moïse fendant la mer Rouge, à cet habitat digne de son combat, au moment même où éclataient les « événements » - ratissage, torture, viol, électricité, déplacement, camp, insulte, corvée de bois, lancer de corps par hélicoptère - : quel désir prométhéen !

« C'était à la cité ex-Barnave, te souviens-tu mon fils de cet appartement que nous occupions, nous, les seuls Indigènes dans l'immeuble, dans cet appartement, que nous fûmes plastiqués, que ta sœur fut blessée ? ».

La villa résonnaient alors de la voix de mon grand-père et des éclats de sang et de bombes dont la capitale avait été le théâtre une vingtaine d'années plus tôt. Je prêtais l'oreille, songeuse, en imaginant cet Alger d'alors, et de nombreux spectres sanglants s'élevaient de ma rêverie.

Mais c'est en écoutant mon père, yeux plissés par la lumière crue de l'été, que je voyais se lever la chimère d'El Djazaïr, quelques instants avant le débarquement de Sidi-Ferruch, en 1830. La ville ne connaissait pas cette excroissance européenne à l'est et « les îles », comme on l'appelait, étaient ceintes d'une forteresse épique qui défiait les flots. La grande mosquée de la Pêcherie n'était pas encore flanquée d'une galerie de piliers pillés à sa comparse, la mosquée Essaïda, détruite pour les besoins de l'édification d'une place d'arme, la fameuse place du Gouvernement. Le ciel rebondissait avec mollesse sur leurs dômes opalins pour souligner leur silhouette replète. Tout le bas de la Casbah bruissait de l'activité de mille artisans, avant d'être fauché. Les balcons à merlon qui ceinturaient avec légèreté les minarets et les terrasses des maisons de la haute ville surgissaient, mutins, au détour d'une trouée qui se ruait dans la mer.

Très vite, si vite, Alger fut prise de tremblements : les contre-forts s'écroulèrent dans les flots, majestueux dromadaire qui ploie sous son propre poids, et tout le port d'Alger fut redessiné. Des arcades sans fin égayèrent alors le bord de mer et toisèrent, goguenardes, la vieille ville. Aux ruelles étroites et ombragées de la Casbah, les nouveaux bâtisseurs avaient préféré les leçons haussmaniennes : de vastes boulevards, espacés, lumineux, à même de discipliner, surveiller et embellir une ville naissante.



Façade Sud/ Escalier extérieur menant au jardin © Amel Imalhayene

La voix chaude et doucement ironique de mon père retraçait le chemin tortueux de l'histoire de cette ville. Il s'arrêtait et chuchotait les vers d'Apollinaire : « mon beau navire, ô ma mémoire, avons-nous assez navigué dans une onde mauvaise à boire ? »

#### Villa Kermoor.

Je n'ai toujours pas le souvenir que nous l'appelions de ce beau nom. Dans mon enfance, nous la surnommions avec solennité la villa « néo-mauresque ».

Cette sonorité sibylline ouvrait un abîme de rêveries dans mon jeune esprit : ce mot, porté en triomphe sur un char conduit par un vieux dey, lointain frère assagi du Sardanapale de Delacroix, avait comme escorte le mot « barbaresque » que j'imaginais portant la moustache à la turque et le mot « arabesque » dont j'étais très fière d'avoir découvert l'autre sens dans le dictionnaire et que je préférais de loin à l'adjectif « arabe », que je trouvais plat.

Plus tard, lors de mes études, je rencontrai l'expression de Nerval pour désigner un mode de vie dispendieux - il parlait d'une existence «pachalesque» - et je dirais que les jours que nous vécûmes au sein de la villa le furent. Tout comme semblaient l'être ceux d'un certain

Jules Meyer, médecin militaire dont l'album de photographies personnelles est déposé aux Archives nationales d'Outre Mer. Découvrant le carton d'invitation de mes grands-parents, j'eus l'heur de rechercher « Kermoor Alger » sur internet et, surgissant du labyrinthe des mémoires numérisées, des photographies noir et blanc de la villa sobrement légendées « Kermoor 1922-1933 », saturèrent l'écran de mon ordinateur.

Remonta alors du plus profond de ma mélancolie cette impression.

Longtemps, je m'étais astreinte, sorte de gymnastique psychique, à retracer dans le silence de mes nuits d'exil, le trajet qui me menait de mon école primaire à la villa de mes grands-parents, en traversant le bois de Boulogne, appelé aujourd'hui bois de l'Atlas.

Après avoir longé le mur du jardin de la villa qui bordait le chemin Cheikh Brahimi, je poussais un portail en fer, gravissais quelques marches et frappais à un heurtoir en forme de main. La porte s'ouvrait par la magie des souvenirs, et la fraîcheur de l'entrée pavée de magnifiques céramiques tunisiennes appelées « persillées », car inondées de ce même vert, m'accueillait. L'entrée était marquée par un porte-manteau vestiaire sévère de style berbère accolé aux murs de la salle à manger. Ses fenêtres donnaient sur la fameuse terrasse nord de la villa. Une petite cuisine la jouxtait. Je posais alors mon cartable au pied du porte-manteau, et me lançais vers la droite, dans le petit salon. Je dépassais l'escalier en colimaçon qui menait au rez-dejardin après avoir traversé un couloir qui desservait les deux chambres du haut. Au fond, les céramiques changeaient de motifs et de couleurs : le jaune et le bleu s'imposaient dans des motifs de roses des vents. La porte-fenêtre du petit salon sur lequel le couloir aboutissait outrait avec cocasserie l'art oriental dans une sorte d'arc brisé en forme de flamme et m'attirait. Cette porte-fenêtre menait à un bel escalier autour duquel s'enroulaient les tiges fragiles et embaumées du jasmin. Au bas de cet escalier, se trouvait le vaste jardin et ses cèdres et, au fond, la silhouette empesée de mon grand-père, occupé à brûler les herbes mortes du jardin, se détachait sur une tapisserie de feuillages odorants.

Pour arriver dans les salons du rez-de-jardin, je devais alors ouvrir la grande double porte sombre marquée de gros clous de bronze (et lorsque je découvris les archives de Jules Meyer, je compris que ce fut pendant longtemps l'entrée principale) du bas.

Une première salle où trônait un vieux piano désaccordé donnait sur une cuisine, sa buanderie et une petite chambre abandonnée. En revenant dans la partie centrale, je parvenais dans un grand espace de réception, celui-là même qui fut le théâtre des soirées mondaines de mes grands-parents.

J'arrivais enfin au terme de mon parcours mental.

Les mains tremblantes, je me tournais vers les grandes fenêtres surmontées d'arc en fer à cheval. Avec douceur, je repoussais les épais rideaux de velours qui feutraient ces salons et mon regard se fichait, médusé, dans les miroitements de la baie d'Alger.

Caroline Cailleton
Sarah Calfond
Marcel Camille
Marie Camlong
Christophe Camus
Sophie Canarelli
Marie Capillon
Yves Carlevaris
Jean-Paul Carminati
Aude Carpentier
Daniel Cattelin
Julie Cattant
John Cezettte
Mathilde Chabert
Christian Chaillet
Hélène Chambaud
Floriane Charles
Manou Charpente
Marie-Thérèse Chatard
Pénélope Chaumat
Catherine Chauwer
Lelène Chauvains
Benoît Chauvet
Claire Chenard
Clothilde Chirol
Christian Choquet
Chloé Chouabe
Bérangère Chrétien Mayeu
Mathis Chun-FlouryJean-Pierre Cioch
Coralie Clemaron
Lucile Clouard
Olivier Clynckemaillie
Benoît Coez
Audrey Cogne
Sybil Collas
Juliette Contat
Andrei Corbet-Nits
Cécile Corbin
Rafael Cordeliere

Jean-Charles Dorge
Emmanuel Dos Santos
Frank Dozion
Tainah Drummond Ran
Etienne Dubien
François Dublaron
Solène Duplessis
Nicolas Eberle
Eléonore Elias
Telmo Escapil-Inchausp
Filippo Esposito
Christian Essam
Marie-Laure Estignard
Thomas Faccini
Adrien Faria de souza
Farouk Farouk
Clément Faure
Léna Fauvernier
Damien Ferez
Olivier Ferretti
Kurt Filders
Liane Finkelstein
Adrien Fisch
Mathéo Fradet
Loic Francois
Hannah Franz
Lise Gaillard
Chantal Galichet
Anne-Claire Galle
Laurie Gangarossa
Charles Edouard Garcia
Eric Garry
Laurier Gastout
Mathilde Gaubert
Balthazar Gauquelin
Raphael Gauthier
Juliette Gautier
Catherine Geneix
Mathilde Genter-Chevet

Mathieu Iniesta
Louis Isidore
Fanny Jacob
Janine Jacquel
Alain Jacquier
Caroline Jacquier
Vincenet Janin
Chloé Jay
Alain Jedrezac
Adèle Josselin
Jean Francois Joubert
Ludociv Joubert
France Jousseaume
Rahal Kaisser
Patrice Karatchentzeff
David Katane
Laurence Kerhornou
Isham Khammal
Sarah Khodri
Théodore Kirn
Cécile Klein
Anama Kotlarevsky
Farzana Kousar
Dagbegnon Kpatinvo
Valentin Kretz
Charlotte Labarbe
Félix Lacoin
Mélanie Lacroix
Charlotte Lafay
Hugo Lambert
Coraline Lamour
Emmanuel Langhetee
Anne Lapouge
Marie-Annick Larhante
Michel Lascault
Edouard Launet
Alice Lauret
Anne Laveux
Bertrand Le Boudec
Baptiste Le Gouard

Patricia Meunier
Esther Meunier Corfd
Cécile Meurillon
Laurène Michel Konde
Anca Mihalache
Amelie Moisy
Lucas Mongin
Thierry Montagu
Elisabeth Moraux
Yoan Morera
Louise Morfouage
Lydia Morscheidt
Gabrielle Mouillesaux
Eliass Mouradi
Khadja Moussou Jaqu
France Muraille
Batiste Museo
Ghislaine N'da
Valérie Neville
Sandrine Ngoma
Anaë Nicolaï
Etienne Noudesseuil
Thomas Nouzilleau
Isaure Nuffer - Cirés
Emma Obligis
Danielle Ohnheiser
Gilbert Orsi
Angélique Pagnon
Thibault Pairis
Gaëtan Pakdaman
Vincent Papazian
Elodie Paraire
Alexandre Parena
Jean-François Paris
Arnold Pasquier
Serge Pastorinin
Patick Paul
Jerome Paulat
Anais Marion
Pellefigue Baylac
Charles Percheron
Pauline Pérotin-Ferret

+500

### le jury remercie l'ensemble des candidats

Laurier Coté
Marie Odile Cousin
Aline Cousot
Bérénice Coxe-Calatayud
Léonie Sofia
Cozzolino Grafeuille
Eloïse Criado
Laurent Cruel
Hélène Cumin
Morgane Cuoc
Françoise Cuzol
Elise Da costa
Christelle Damase
Jerome Damiens
Amélie Dandoy
Rebecca D'andrea
Etienne Danglejan
Thiago De Almeida
Edith de Bellaing
Fatima De Castro
Annick De Comarmond
Stanislas de Haldat
Northrop De la Barre
Tugdual de Morel
Elsa Décosse
Antoine Delapalme
Margaux Delaporte
Armelle Deleau
Aony Demazeau
Maxime Derrouch
Claire Deshons
Julie Désmoulins
Marie Dietrich
Cyrille Divry
Alessandro Dobrage
Homa Doddé

Mathis Giraud
Jean-Philippe Girod
Louis Givelet
Marie Bernard Goerpfe
Michel Goudet
Bérénice Gouley
Baptiste Gourden
Anne sophie Gouyen
Emmanuelle Goyer-Pétr
Pierre Gras
Léonore Grec
Jean-Pierre Grogoul
Mattéo Grolleau
Ambre Guetin
Christine Guichou
Charlotte Guillois
Fabian Gutiérrez
Henri Guyonnet
Justine Guyoy
Isadora Guzniczak
Shirley Hachem
Quentin Haessler
Noura Hammoud
Diana Hardes
Louis Harel
Emilie Harsollier
Chloé Hauer
Pascal Hella
Luis Bernard Henry
Nadia Herman Tamarat
Laurent Herry
Nadège Herrygers
Anne Josée Hilaire
Ibtissam H'Midouche
Quentin Hodé
Dominique Hohler
Amel Imalhayene

Anais Leteovre
Emmanuelle Lerasle
Inès-Marie Leroux
Maylis Leuret
Christiane Leydet Raina
Xavier Lhomme
Frédéric Livar
Céline Livoy
Sarah Lopez
Christelle Lorant
Anais Lore
Julien Luneau
Olivier Magendie
Agnès Magnin
Nagy Makhlouf
Bilal Makouf
Marie-Claude Malo
Gaetan Maran
Valentine Marques
Hugo Marquet
Hugo Marquet
Hugo Marquet
Jean Valéry Martineau
Thibault Massonneau
Eva Mata de Sousa
Marie Camille
Mathieu Barthélémy
Andréa Maury
Xavier Mayot
Marie-Rose Mazuy
Ikram Mbarki
Elena Mejias
Nicolas Mendelski
Allice Mention
Lina Meskine
Béatrice Messeliere

Victoria Peter
Romane Petesque
Céline Petitpas
Corine Philippart
Florian Philippon
Matthias Pic
Pascale Pierard
Oriane Pigeon
Jérôme Pin Simonet
Perrine Plat
Xavier Plathey
Mary Ann Plouvin
Louis Poirier
Valentine Natacha
AmandinePoloudenny
Ana Marianela
Porraz Castillo
Suzanne Poulot
Thomas Poussard
Clothilde Poyet
Marine Pradon
Swann Praubert
Jean Prétot
Antoine Prévert
Valérie Prot
Valentin Prunier
Alice Quantin
Anne Quezin
Lise Marie Quin
Lydie Rageade
Dorine Ragoub
Julian Raia
Charles Henri Rambau
Félix Raulet
Isabelle Raviolo
Monique Rebetez

Maria Viguié
Laurent Vila
Stéphanie Villemin
Frédérique Villemin
Frédérique Villemur
Alice Villes
Lucia Concetta Vincelli
Clara Vincent
Gérard Viry
Elsamarine Vitrac
Anaïs Vodouhé
Charlotte Vujovic
Sandrine Waronski
Yannick Wetterwald
Alexandre Wirth
Lucile Wittersheiù
Violette Wolf
Paul Wolkenstein
Asnat Yabie
Renée Zachariou
Sylvain Zaffini
Sara Zaimov

## Qui est Henry Jacques Le Même?

Silhouette émaciée, de taille modeste, buste enclos comme un peu maladif, mais l'œil au regard attentif vif, malicieux, Henry-Jacques Le Même, architecte DPLG à 32 ans (1929), était un homme essentiellement distingué.

D'une voix douce, limpide, claire comme une eau de source, il s'exprimait, avec retenue, modestie et surtout la courtoisie la plus éminemment française, souriante autant que charmeuse, dans une langue raffinée, précise, celle d'un philosophe. Son allure, attachée à l'élégance du vêtement, toujours tiré à quatre épingles, son geste, sa main, lui valaient un respect de bonne éducation, sans lequel, comme sur la glace, il glissait vers ailleurs...

La personnalité de H. J. Le Même, si aimable qu'elle fut, inspirait un style de rigueur, dans l'application stricte de la «Règle»: avec lui, on ne badinait pas! Il avait l'Art de remettre les choses en place, dans le souci d'approcher la vérité.

Né en 1897, mort en 1997, il a connu une traversée du XX° siècle, en dépit des deux guerres mondiales, nourrie de rencontres prestigieuses et marquantes, tant mondaines avec la baronne Noémie de Rothschild (Mimi!), la princesse Angèle de Bourbon ou Marcel Dassault, que professionnelles, trouvant collaborations, influences, inspirations créatives auprès de H. Sauvage, Mallet Stevens, Le Corbusier en architecture, ainsi que de Pierre Patout, J.E. Ruhlmann, en Arts Déco; on peut y ajouter d'autres personnalités, telles que Armand Allard, tailleur reconnu pour son fameux pantalon de ski le fuseau!

Faut-il rappeler qu'en 1925, les antibiotiques n'apparaissaient qu'à peine dans la lutte antituberculeuse. Pour vaincre la contagion et soigner la maladie les sites en montagne ensoleillée étaient recommandées: ainsi se sont développés le Plateau d'Assy, San Selmoz, Leysin, Montana... et Megève. Malheureusement atteint par la menaçante affection, H.-J. Le Même choisit, pour s'y installer - jusqu'en 1950 - cette station, alors petit village de Haute Savoie, «saison d'été, paradis du ski». Mimi lui confie en première œuvre la construction de son «chalet», début d'une carrière florissante, puis 1001 chalets suivent, 3 sanatoriums, des lycées, hôtels, boîte de nuit (Le Mauvais Pas), boutiques... urbanisation de l'extension du village...

H.J. Le Même n'aimait pas le pastiche, refusant le plagiat du «chalet Suisse». Mais il comprenait les rigueurs climatiques et l'implantation en déclivité, pour exploiter les vues sur la vallée et les cimes d'alentours. Outre sa propre maison, au toit terrasse «en cuvette», qui n'a pas manqué son effet de scandale révolutionnaire, il a su respecter les volumétries et matériaux de la tradition montagnarde, tout en y intégrant un modernisme de mise en forme et de mise en œuvre. Ainsi, pour exemple, retrouve-t-on, avec leur pente, de forts avant-toits en protection des façades et balcons, affirmant un contraste singulier de noir et blanc, par la neige, matelas isolant au-dessus, ombre portée au

dessous, accusant le parement de bois, calciné par le rayonnement solaire. Utilisation de la pierre apparente en soubassements contre les amoncellements de neige, et par volonté de rompre joyeusement avec la nature, enduits tyroliens, hauts en couleur, ocre, jaune, rouge pompéien! A l'intérieur, contre les clous des grosses chaussures, loupars d'hiver, ailes de mouches d'été, fallait-il prévoir des sols résistants et faciles à laver, ainsi linoléum et grès cérame déploient-ils leurs teintes, harmonieusement calepinées, comme chêne de Hongrie, briquetages ou cuivre se composent en cloisonnements et foyers...

De l'angoisse d'une santé fragile, H.-J. Le même n'a-t-il pas su remarquablement trouver, avec intelligence et volonté, sa force créative, tout au long de sa vie d'architecte centenaire? Modèle en son genre, de grande générosité de surcroît! En reconnaissance de l'homme et en remerciement de son legs, hommage soit rendu à Henry-Jacques Le Même par le Prix que lui consacre en sa mémoire La Société Française des Architectes!

Luc-Régis Gilbert



#### Références bibliographiques :

- Maurice Culot, Megève 1925-1950. Architectures de Henry Jacques Le Même, éditions Norma et IFA.
- Mélanie Manin et Françoise Véry, Henry Jacques Le Même éditions du CAUE de Haute-Savoie, collection Portrait.
- Françoise Véry et Pierre Saddy, Henry Jacques Le Même Architecte à Megève, éditions Pierre Mardaga et IFA, 1988
- > Wikipédia/archives HS et SFA...

### Bulletin spécial | Prix Henry Jacques Le Même 1e Trimestre 2021

Publié par la Société française des architectes (SFA) 247, rue Saint-Jacques – 75005 Paris



Société Française des Architectes



www.sfarchi.ord



contact@sfarchi.org

© Société française des architectes. Paris. 2021



société française des architectes